

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

		Pages
NATALI.....	<i>Parmi le thym et la rosée</i>	49
COLONNA DE GIOVEL- LINA (Général).....	<i>Le général François Gaffori : — II</i>	57
SOUTHWELL-COLUCCI (Edith)	<i>Conte Corse : La blonde Romaino</i>	67
TERMIER (Pierre).....	<i>Géologie de la Corse (derniers résultats)</i> ..	71
RICCI (E.)	<i>Risate Corse</i>	80
A. A.	<i>Les Bienfaits du Tourisme</i>	84

Bibliographie et Nouvelles

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 48 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corses, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à vingt et à vingt-cinq francs comme les nouveaux.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 400 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 125 francs pour un quart de page.

Encourager cette Revue est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.



BUREAU OFFICIEL DES GRANDS RESEAUX FRANÇAIS MAISON DU TOURISME

Les voyageurs trouvent au Bureau Officiel des Grands Réseaux français installé à la Maison du Tourisme, 53, avenue George V, à Paris, tous renseignements utiles en vue de leurs déplacements.

Ils peuvent y obtenir les billets de toutes catégories qui leur sont nécessaires (chemins de fer et autocars) et y louer à l'avance places de luxe, places de 1^{re}, 2^e ou de 3^e classes.

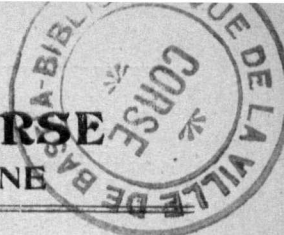
DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Berret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — Télég. : Vaugirard 01.12

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



“PARMI LE THYM ET LA ROSÉE (1)”

CHEZ LES BERGERS

PROLOGUE

Où l'Auteur explique pourquoi il se retira chez les bergers.

Colères, ressentiments, rancœurs — trop de choses intolérablement amères, âcres, corrosives — j'avais tout cela sur le cœur, tout cela, acides et venins, à éliminer...

(1) Nous commençons avec ce premier chapitre la publication d'un ouvrage inédit, que nos lecteurs savoureront certainement. Il est écrit par M. Natali. Notre collaborateur a déjà composé des romans, qui sont aujourd'hui épuisés, tant leur vogue a été grande, et surtout ce chef d'œuvre de notre littérature insulaire qui est un hymne au travail de nos paysans : *Nos Géorgiques*. Ce livre aurait obtenu la grande renommée, si le mérite suffisait à la donner. Mais le public ne se passionne que pour les œuvres auxquelles s'attache une publicité bien rémunérée. Et M. Natali a sans doute reçu le talent en partage, mais non la fortune. Ses *Géorgiques* auraient mérité d'être lus par tous les Français et d'être achetées par tous les Corses. Les uns y auraient appris comment un Corse sait manier la langue française et les autres comment un des leurs les aime.

Aussi quand M. Natali nous envoya son manuscrit sur la vie des bergers, bien qu'il fût plus abondant que les manuscrits habituels de nos collaborateurs, nous n'hésitâmes pas à l'accepter et à le remercier au nom de nos abonnés. Ils y trouveront en un style châtié et élégant le tableau de la vie pastorale et ils apprécieront, avec l'auteur, les joies pures et hautaines de ces pasteurs frustes mais remplis de bon sens qui parcourent nos montagnes. M. Natali vécut parmi eux de longues semaines. Il trouva dans cette retraite le calme moral et la sérénité d'esprit qu'il avait perdus à la suite d'incidents dont il nous parle dans son prologue. Nos lecteurs apprécieront sans nul doute la sereine philosophie avec laquelle il parle d'un passé cruel à son cœur et de ces luttes électorales qui sont pour nos compatriotes comme une seconde nature et pour plusieurs la source d'aventures mortelles.

A. AMBROSI.

Il me fallait une cure de solitude, de silence.

Solitude, silence, ce qui m'a toujours sauvé de moi-même, parce que j'y retrouve ce qui est de meilleur en moi : le sage sans malignité et sans illusions qui, s'il ne craint pas de porter une observation aiguë sur des réalités souvent très laides, préfère les altitudes d'où les disputes des hommes apparaissent bien risibles...

Il saurait celui-là, à qui j'ai eu le grand tort de ne pas abandonner tout à fait la conduite de ma vie, consoler de ses mésaventures le « personnage politique » que, pour mon malheur, je fus.

Des mésaventures politiques... Une élection perdue, n'est-ce pas ? Pis. Quelque chose d'autrement mortifiant : je m'étais retiré, j'avais, la voyant perdue, décidé de ne pas engager une bataille qui, deux jours plus tôt, paraissait gagnée.

Jugez du cas où je m'étais mis. Abandon, devant l'ennemi (où ai-je noté que le langage guerrier plaît aux politiciens ?) abandon, devant l'ennemi, du poste de commandement, désertion, « lâchage ».

Que ne me fallut-il pas entendre ? Que n'eus-je pas à essuyer ? Emouvantes objurgations, reproches véhéments ou amers. Jusqu'à l'ignominie des soupçons infâmes que mes adversaires, quoiqu'ils me dûssent, sinon leur victoire, du moins de l'avoir obtenue sans efforts, s'ingénierent à suggérer.

Moi qui, prêtant aux autres mes sentiments, leur avais fait l'honneur de croire (ô naïf) qu'ils salueraient de l'épée une retraite que j'avais voulue digne, que j'avais opérée sans bruit, sans attitudes ni proclamations déclamatoires...

Ah ! bassesse de nos luttes politiques, les plus dénuées de chevalerie qui soient. La règle est qu'on achève le vaincu. Il ne suffit pas qu'on l'ait terrassé, il faut (car il est des morts feintes, et l'histoire électorale offre plus d'un exemple de surprenantes résurrections) il faut se rendre sûr que, selon l'expression consacrée, il ne se relèvera plus. Or tel peut toujours renaître à la vie publique qu'il a quittée avec une réputation intacte. Ce redoutable reste de vie, il est prudent, n'est-ce pas ? de le lui ôter.

Je n'ai jamais été plus traqué que du jour où je me retirai sous ma tente. C'eût été l'hallali et l'on m'y eût proprement mis en pièces, avec danses et glapissements d'Indiens, si deux ou trois sorties, que j'ai dû faire, n'avaient prouvé à certains, cruellement, qu'il m'est resté de bons boutoirs.

Rien de plus simple à expliquer que ma retraite. Mais,

voilà : la seule explication, qui fût conforme à ce qu'on savait de mon caractère et de mon passé, était trop honorable pour moi. Il ne fallait pas que ma « carrière politique » (comme ces deux grands mots me font sourire !) s'achevât sur une page digne de celles, peu nombreuses et à coup sûr sans éclat, mais sans taches, qui la précédaient.

On tenta d'orienter les âmes vulgaires, naturellement soupçonneuses, du côté de ces suppositions malveillantes qui leur paraîtront toujours les plus plausibles.

Il y eut comme cela, dans l'ombre lâchées, « rampant et cheminant », quelques bien venimeuses insinuations, de ces aspics ou najahs à la morsure fatale, qui vous tuent vivement une réputation.

Par bonheur, je m'en suis fait une dure à entamer, et les odieuses petites bêtes ne surent que s'y casser les dents.

Maintenant que les voilà depuis longtemps mortes, et bien je veux dire (c'est la première confidence que j'en fais) ce qui s'était passé en moi.

Une crise d'âme, ni compliquée, ni même rare. Qu'on ne me prête pas la fatuité de me croire seul sujet aux nobles révoltes. Je me plais même à supposer qu'à part ceux qui aiment en « dilettanti » la vie politique (il y en a) et qui sont, dans la nappe de vase où elle trempe, comme dans leur milieu naturel, tous les hommes politiques connaissent de telles crises. La mienne fut sans doute plus violente, en tout cas, plus décisive, mais non de nature différente. Il n'est pas possible, si peu qu'on puisse avoir de délicatesses morales, que, devant certaines exigences, certaines perfidies, certaines « cuisines électorales » que de répugnants Vatels vous présentent comme des chefs-d'œuvre de leur art, on ne se sente tout soulevé de dégoût.

La plupart des hommes politiques opposent au dégoût qui monte des digues qui s'appellent intérêt, ambition, vanité. Celui-ci, son mandat électif, c'est son gagne-pain ; celui-là, tout son être moral convulsé et tendu fait des efforts de damné pour escalader une carrière abrupte dont il n'est dégré qui ne vous soit disputé féroceement ; ce troisième se cramponne, des ongles et des dents, à sa place d' « élu du peuple », sachant que, du jour où il cesserait d'être quelque chose, il ne serait plus rien.

Moi, je n'étais pas entré dans la politique pour en vivre. Et comment eussé-je tenu par ambition à une carrière que je savais sans avenir ?

Si j'ai eu des ambitions (je puis le dire maintenant que

je n'en ai plus) ce n'est pas de ce côté-là qu'elles s'orientaient.

Alors, rester conseiller général sous peine de n'être plus rien ? J'ose avancer que je n'en étais pas réduit à cette humiliante alternative. Fussé-je même si complètement dénué de valeur personnelle que j'eusse besoin, pour qu'on s'aperçût de mon existence, du lustre que donne un mandat, je me devais à moi-même de me dépouiller d'un éclat d'emprunt.

Poussière après tout nous sommes, poussière nous redeviendrons. Qu'importe qu'en ce court passage du néant au néant, l'on ait inscrit ou non, sur l'écran noir de la durée, une fugitive raie de lumière.

On se récriera que c'est voir les choses de bien haut, du « point de vue de Sirius ». Il est sage et, d'ailleurs, si consolant de s'y placer !

Et même, du point de vue le plus terrestre, ne découvrirait-on pas que l'obscurité a ses avantages et même son charme ? Délices de n'être rien : je veux dire d'être celui qui passe inaperçu, qui n'a ni envieux, ni ennemis, ni ennuis, qui mène sa vie comme il lui plaît...

Vous comprenez qu'avec des idées pareilles, j'étais mal défendu contre le dégoût. Et le jour où une vague plus forte que les autres m'en a tout submergé, j'ai eu ce pouah ! ce réflexe incoercible qui vous projette, « sauvé », hors du flot fétide.

Que ne voyais-je pas ! Ceux-ci, leur poignard sur ma gorge, prétendaient me vendre, plus cher que si c'eût été l'aile d'un ange, leur conscience en putréfaction ; ceux-là, dont je savais à n'en pouvoir douter, qu'ils avaient déjà leurs trente deniers en poche, juraient par tous les saints du ciel qu'ils resteraient à mes côtés « jusqu'au bout » — et c'était vrai, mais pour mieux me planter entre les deux épaules le couteau que, maladroitement, ils dissimulaient dans leur manche.

Où trouvais-je le plus d'hostilité ? Dans mon propre village que j'avais bien servi, pourtant. Et, parmi les plus excités, qui voyais-je ? Ceux qui me devaient le plus.

J'en éprouvais une douloureuse surprise, mal convaincu encore de cette vérité amère qu'à part quelques êtres d'exception, les hommes sont plus humiliés que touchés des bienfaits reçus, et, à la première occasion, s'en vengent.

Comment regretterais-je jamais cette révolte, ce hoquet moral qui me délivre ?

Pour ceux qui ne s'en expliqueraient pas le brusque et irrésistible éclatement, j'ajouterai (puisque j'ai ouvert mon cœur, vidons-le) cette confidence que l'acharnement inouï dont on me poursuivait, l'espèce de chasse à l'homme que l'on menait contre moi, avaient rendu mon être intérieur, déjà si sensible, plus sensible encore et ombrageux.

Que, dans la mêlée politique, rendant les coups, j'en aie porté de très durs, il se peut. Mais, je le jure, je n'ai jamais exercé une vengeance à froid.

Par un trop juste retour des choses qui m'était bien dû, j'ai eu à ma merci des gens qui, me croyant abattu, s'estimaient à l'abri de mes représailles. Ils savaient avoir tout fait pour qu'elles me parussent (et, sans doute, en leur for intérieur, les reconnaissaient-ils) légitimes. Le sort, qui me les livrait, semblait avoir arrangé les choses pour servir ma vengeance, ou pour éprouver ma générosité. Sous ma main levée, leur échine frémissait, résignée au coup.

(et je m'étais bien juré que je la leur casserais).

Je n'ai pas frappé.

Il n'est pas impossible de me mettre hors de moi. Et alors, je ne réponds pas (ne l'ai-je pas dit ?) que ma colère déchaînée gardera la mesure. Mais elle dure peu. Les griefs ne se conservent vifs que dans un bain de haine. Or, la haine (me le suis-je assez reproché ?) j'en suis incapable. Peut-être, est-ce que (du moins, jusqu'ici) tous ceux que j'eusse dû haïr m'inspiraient du mépris, qui (je le crois) tue la haine.

Que j'aie attiré sur moi de telles animosités, je n'en reviens pas encore.

Passe pour ces politiciens de village qui, visant à travers ma personne le « parti » dont j'étais le chef, gardent, comme un dépôt sacré, les rancunes recuites de plusieurs générations. C'eût été trop de candeur que d'en attendre un peu de justice. Ils faisaient la guerre, dirais-je, si ce mot n'était trop grand pour eux et pour la répugnante chose qu'ils nomment ainsi. Chef, c'est sur moi qu'ils dirigeaient leurs traits et, sans doute, trouveraient-ils bien fol que vous leur reprochiez d'en tremper de venin la pointe cruelle.

J'avais fini par me cuirasser contre ces flèches-là, et ce m'était même devenu un véritable plaisir de les entendre vainement crépiter sur l'armure de dédain que je m'étais faite pour les recevoir.

Mais ces grands chefs dont je me flattais d'avoir forcé l'estime ?...

J'étais leur adversaire, c'est entendu, mais loyal, mais correct... Et alors ?

Sans doute, au fond, me gardaient-ils leur estime et, peut-être, s'en voulaient-ils d'ôter à l'assemblée départementale un homme qui n'y faisait pas trop mauvaise figure.

Mais quoi ! Eux aussi pouvaient se donner l'excuse qu'ils « faisaient la guerre » et que c'est l'affligeante, mais l'ineluctable loi des luttes politiques, qu'on y réserve les coups les plus durs à l'adversaire le plus estimable, car, ne pouvant ni le gagner par l'intérêt ou l'ambition, ni le réduire par la crainte, il ne reste, n'est-ce pas ? qu'à l'abattre.

Leur acharnement était, à le bien prendre, un hommage qu'on me rendait. Mais vous pensez bien que je n'eus pas tout de suite une vue aussi philosophique des choses et qu'avant d'y atteindre, je remuai en mon cœur... qu'elles amertumes !...

Que je vous dise maintenant, puisque j'y arrive, ce dont je souffrais le plus.

Je pensais avoir acquis le droit de me considérer, et d'être traité comme un bon citoyen, je veux dire, un homme qui aime son pays, le sert de son mieux, en respecte les institutions et les lois. Il me semblait n'avoir causé de tort, ni à ma patrie, ni au régime qu'elle s'est choisi.

Peu d'hommes, en Corse, ont donné — avec plus de flamme, plus de désintéressement que moi — dans ce que l'on appelle aujourd'hui la « mystique républicaine ». Si mon zèle, je ne le nie pas, s'est quelque peu refroidi, c'est qu'une expérience très amère m'a convaincu qu'en croyant servir une idée, on ne sert jamais que les ambitieux très pratiques qui s'en font un moyen de parvenir. Qu'ils « arrivent » : ils vous dénaturent si bien l'idée — qui est censée avoir triomphé avec eux — que le fidèle de bonne foi se refuse à la reconnaître : ils vous la traînent dans de telles fanges que vous en avez honte, comme de la femme que vous aimâtes vierge et que vous retrouvez prostituée.

Mais je n'ai pas brisé l'autel des dieux de ma jeunesse et, telle, du moins, que je l'ai toujours conçue : libérale et juste et rigoureusement honnête, la République y demeure l'objet d'un culte qui, pour s'être fait tout intime (ma vie militante est bien finie) n'en est pas moins sincère.

Sur le plan national (pour parler le jargon à la mode) je ne prétends pas avoir rendu d'autres services que modestes. Mais, dans cette Corse qu'un pays étranger, qui ne veut pas comprendre qu'il s'en est à jamais aliéné le cœur, s'obstine

à revendiquer au nom d'une parenté linguistique qui a peu de force contre le sentiment déclaré d'un peuple ?) oui, sur une terre convoitée, contestée à la France et que la France ne gardera que si elle garde le cœur des Corses, être un représentant estimé des lettres françaises, on m'accordera que c'est quelque chose.

Corse et Français, — attaché de tout mon être à la terre corse, et Français d'esprit au point de m'exprimer avec infiniment plus d'aisance en français qu'en ma langue maternelle (que je parle pourtant tous les jours) et de ne rien concevoir de plus délectable au monde que le commerce assidu que j'entretiens avec de beaux livres français...

Corse et Français dans ma modeste production personnelle, — toute consacrée à la Corse, écrite en français.

Où voulais-je en venir ? Simplement à démontrer ceci : que l'Administration me devait quelques égards. Tout au moins, la justice, l'impartialité.

Elle m'a traité en ennemi public.

Si je retournais au conseil général de la Corse, la République était perdue.

Entendons-nous... La République, **telle que la conçoit le politicien corse**, cette plantureuse matrone nourricière, si prodigue avec ceux qui ont su la conquérir, mais partisane, rancunière et vindicative en diable.

Où l'on est son favori ou l'on est son ennemi. Et, dame, si vous êtes son ennemi, elle ne vous lâche pas qu'elle ne vous ait, comme disent Messieurs les politiciens, « mis hors de combat ».

Pareille à ces monarques reclus d'Orient que leur peuple ne voit jamais, elle évite de se montrer. On ne manquerait pas, voyez-vous, de s'apercevoir qu'elle n'est pas la vraie République.

Elle ne se manifeste donc que sous des traits d'emprunt. Mais la lourdeur de ses formes paysannes n'est pas pour lui permettre d'exceller dans l'art subtil, espiègle et plein d'imprévu de Protée.

Quoiqu'elle sache, tout comme Jupiter, se résoudre en pluie d'or, qui ne tombe pas pour tous, hélas !, il faut convenir que la gamme de ses transformations n'est pas aussi riche que celle des dieux et ne sort pas d'un anthropomorphisme plutôt déplaisant.

Car ce n'est jamais que sous les traits d'un politicien qu'elle apparaît.

Et ce chef de parti en qui elle s'incarne, même s'il n'a pas la figure altérée par la rancune comme par un ictère, même s'il est généreux ou d'esprit libéral et s'afflige des excès de ses troupes, traîne après soi je ne sais quels soudards, quels rôtres de la politique, qui se comportent comme en pays conquis, avides de ripailles et de représailles.

Pour ces Messieurs, la « chose publique » est leur chose.

« Nous, les Républicains », disent-ils avec un sérieux dont vous vous demandez s'il n'est pas joué pour déchaîner le rire. Non, ils sont vraiment sérieux et ne se doutent pas que ce qui leur manque le plus, c'est précisément l'esprit républicain.

A la table de tous, ils s'installent en maîtres. Au large, « la Réaction ». Ils entendent par là — vous l'avez deviné — ceux qui ne sont pas de leurs amis.

Et de s'empiffrer...

Et parce que, trop souvent, un préfet, traître à sa mission, préside la peu évangélique Cène et y pourvoit, je devrais...

Non, non, je suis trop républicain pour me découvrir devant cette république-là.

Mais cette république-là m'a prouvé qu'elle a les moyens de supprimer ceux qui se refusent à la prendre pour la République.

Ah ! j'en conçus du ressentiment et, sans la bonne dose de philosophie qui tempère une nature trop sujette à bondir sous l'injustice, sans, surtout, le refuge que j'ai toujours trouvé dans mes livres, j'eusse écrit des choses formidables.

Vous voyez bien que j'avais besoin de solitude et de silence.

— Eh ! diront ceux qui connaissent ma demeure, où les trouver mieux que chez vous ? Quelle maison vous isole mieux que la vôtre ? Où mieux se recueillir, méditer, rêver que dans ce jardin agreste et fleuri et ombragé, si curieusement situé et dissimulé que, voyant tout le monde, l'on n'y est vu de personne et que l'étranger n'y entre pas sans cette exclamation de surprise ravie que l'inattendu vous arrache quand l'inattendu est joli ?

Si vous croyez qu'on m'y laissait en paix...

Tant de gens forçaient ma retraite, qu'en mon cœur je vouais à tous les diables, et que j'étais tenu de recevoir la main tendue, le sourire aux lèvres : amis politiques qui venaient, ceux-ci pour récriminer, ceux-là (qu'inquiétait le sort du « parti ») pour me soumettre leurs vues sur les mo-

yens les plus propres à en assurer le salut ; la plupart (s'imaginant qu'elles m'étaient douces alors qu'elles m'exaspéraient) pour m'apporter leurs consolations.

Ah ! quelque chartreuse perdue où me réfugier... quelque couvent bien hermétique où j'eusse partagé mon temps entre d'austères lectures et la conversation de moines érudits...

Chez les moines, moi ! Moi, qui ne prie pas... Le respect infini que leur foi m'inspire m'eût-il permis de longtemps cacher que je ne la partage pas ? Faire à de tels hôtes une telle peine !

Je m'avisai que mon beau-frère possède, à quelque neuf kilomètres d'Augdé, mon village natal, à quelques pas de la bergerie de Chiuonu, une fort habitable maison de campagne.

Et je m'en allai chez les bergers.

NATALI.

Le général François Gaffori ⁽¹⁾

APPENDICES ⁽²⁾

I

MEMOIRE

1^{er} Septembre 1769.

Le Sr. François Gafforio, qui a reçu avec reconnaissance la compagnie de dragons dans la Légion corse à laquelle on a bien voulu le nommer, supplie Monseigneur le Duc de Choiseul de lui accorder ses bontés et sa protection. Il ose se flatter de les mériter, non par le peu qu'il a été à portée de faire dans la guerre que sa nation a eu le malheur de soutenir, mais en faveur de la mémoire de M. Gafforio, son

(1) Cf le numéro 67.

(2) Tous ces documents sont pour la plupart tirés des archives du Ministère de la guerre.

père qui, de son vivant, n'a fait aucune démarche qui n'ait tendu à remettre la Corse sous la domination de la France ; (3) il a senti de lui-même de bonne heure la sagesse de ce principe qu'il a trouvé développé et qui est consigné dans des mémoires et actes de négociations et dans les papiers de la correspondance que son père a eu l'honneur d'entretenir avec le Ministère français (sic) ; pour lui il ne désire que les occasions de prouver que Sa Majesté n'a pas de sujet plus soumis et plus fidèle (sic).

GAFFORIO.

II

Monseigneur le Marquis de Monteynard, Ministre de la guerre.

M. François Gafforij, capitaine de Dragons dans la Légion Corse, avec commission de major, désirant qu'il plut à Monseigneur le proposer au Roy pour la place de colonel commandant de Buttafoco. Les régiments Irlandais de Walhs et Bulckley qui ont été en Corse n'ont, ainsi que Buttafoco, qu'un bataillon et il y a dans chacun un colonel commandant.

Le régiment Royal-Corse est dans le même cas ; ces exemples suffisent pour autoriser la grâce que Monseigneur daignerait faire à M. Gaffori. Le rang que son père a tenu en Corse, les preuves de dévouement qu'il n'a cessé de donner en France, les assurances de protection qu'elle a daigné lui faire donner par M. de Chauvelin, alors son ministre, sont des motifs pour le fils d'espérer la grâce qu'il sollicite et qui sera pour lui un nouveau sujet de reconnaissance et d'attachement pour ce Monarque dont les Corses ont déjà tant de preuves de bienfaisance.

M. Gafforij n'oubliera rien pour se rendre de plus en plus digne des grâces du Roy et des bontés de Monseigneur.

GAFFORI.

Je me fais un devoir de joindre aux sollicitations de M. Gaffori le suffrage (sic) et l'intérêt qu'il mérite.

MAILLE BOIS.

(3) Affirmation exacte. Le fils suivait ici l'exemple paternel. Gaffori, considérant que la France seule était capable de donner à la Corse la paix et la sécurité, entretenait des relations très cordiales avec le marquis de Cursay, dont il servait la politique en Corse.

III

A Montauban, 13 May 1772 (4).

Permettez-moi, Monsieur le Marquis de mettre particulièrement sous vos yeux les deux mémoires que je joins ici.

Ma parenté avec M. d'Orsay exige que je fasse les demandes convenables pour un avancement et l'espèce de paternité que les Corses attendent de moi m'engage à m'intéresser à Gaforio (sic), qui a d'ailleurs des mérites d'obtention. Je vous serais très obligé si la proposition de M. Créquy ne vous agréait pas de dire au moins que je m'y suis fortement intéressé. Vous connaissez, Monsieur le Marquis, mon inviolable attachement pour vous. — MAILLEBOIS.

Permettez-moi aussi de vous prier de donner ordre à M. de Vault de laisser prendre à M. de Peray, dans le dépôt, les notes dont il a besoin pour les campagnes de mon père. Il ne le refuse que pour une petite jalousie que je ne crois pas que vous approuviez.

IV

A Bastia, le 9 Juillet 1774.

Monseigneur,

Conformément à ce que vous m'avez ordonné, j'ai instruit Monsieur de Gafforj de la satisfaction que le Roy avait de ses services, et j'ai tâché de savoir, de lui à moi, ce qui naturellement le flatterait davantage. Il a répondu que dans toute sa vie, il ne pourrait jamais trouver assez d'occasions de mériter la grâce que le Roy lui a faite, en le choisissant pour commander le Régiment Provincial ; qu'ainsi il ne se croyait point dans le cas de rien demander et que si on lui accordait quelque chose ce serait un surcroît de bonté de la part du Roy, qu'il sentait ne pas lui être dû. Ce n'est donc pas d'après lui que je vais hasarder quelques demandes. Je sais qu'il a fait beaucoup de dépenses, et qu'il en fait jour-

(4) Il est écrit en marge : Pour M. le Comte de Maillebois. 23 Août 1772. Répondu le 19 août : S. M. m'a deffendu (sic) de lui présenter des demandes de la nature de celle que fait M. d'Orsay. Le Roi ne veut pas établir de place de colonel commandant le régiment de Buttafoco. Je dois proposer à S. M. quelques arrangements pour ce régiment qui me fourniront peut-être les moyens de concourir à l'avancement de M. Gafforj. (Pas de signature).

nellement, parce qu'il est fort noble. Ainsi, je crois, quoiqu'il ne me l'ait pas dit, qu'il aurait besoin d'une gratification pour le dédommager des frais qu'il a faits dans cette occasion et de ceux qu'il fera dans la suite en poursuivant les brigands ; mais il me semble que dans ce moment-ci une récompense d'argent n'est pas suffisante et qu'il conviendrait de lui donner quelque marque de satisfaction plus distinguée.

Quoiqu'il ne soit pas, par l'ancienneté de ses services, dans le cas de la Croix de Saint-Louis, je crois cependant qu'il serait fort utile au bien, que vous voulussiez la lui procurer et je puis vous assurer d'avance que les officiers qui le connaissent, et qui l'ont vu opérer, trouveront cette grâce bien placée.

M. de Prunier, capitaine au régiment de la Fère a été blessé assez fortement à l'affaire qui s'est passée auprès de Caccia. C'est un officier qui n'est pas riche et un très bon sujet. Il serait à désirer que vous puissiez lui accorder une gratification annuelle dont il a besoin pour pouvoir se soutenir au service.

D'ailleurs comme l'espèce de guerre, que l'on fait ici, est actuellement rebutante, par le risque continuel que l'on court d'être assassiné, il me semble avantageux de laisser espérer aux officiers qu'en cas de mésaventure, le Roy voudra bien les récompenser. Il sont si mal en Corse du côté de l'aisance, qu'on y a plus besoin qu'ailleurs d'être soutenu par l'espérance d'obtenir quelque avantage dans l'occasion.

Je suis avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur. — Le Comte de MARBEUF (5).

V

MEMOIRE

Le sieur de Gafforj, colonel commandant le Régiment Provincial Corse, sert le Roi depuis la soumission de l'Isle soit dans la Légion corse, soit à la tête du Régiment Provincial. C'est un excellent sujet et un militaire expérimenté. Il

(5) Nommé Commandant en chef en Corse, en 1769, après le succès de l'expédition, le comte de Marbeuf, que l'on fit plus tard marquis de Cargèse, conserva ses hautes fonctions, (auxquelles il se donna tout entier) jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant dix-sept ans (1786).

a rendu les plus grands services en 1776 et 1778 pour la destruction des bandits et y a dépensé beaucoup d'argent qu'il n'a pas cru devoir réclamer. Il a été peiné l'année dernière de voir qu'on a donné la croix de Saint-Louis à M. Colonna (6), qui a mêmes services que lui et n'est que capitaine et qu'on ne lui a pas fait la même grâce. Je crois qu'il serait bien fait de la lui donner et parce qu'il la mérite et parce que dans les circonstances actuelles, l'on ne pourrait trop s'attacher les personnes accréditées dans cette île où l'administration actuelle ne donne que trop sujet au peuple de désirer une Révolution.

Pour le même motif, j'avais cru qu'il n'aurait pas été mal fait de donner la Croix à M. Matra, colonel à la suite de l'infanterie et oncle de M. de Gafforj (7). Il est vrai que c'est un homme un peu singulier : mais c'est un militaire intrépide qui serait propre à employer par tout où l'on combat et qui tant par ses qualités personnelles qu'à cause de l'ancien attachement des Corses pour sa famille est l'homme le plus considéré et le plus aimé par ce peuple.

A Versailles, le 20 décembre 1779.

SALIS Marschlins (8).

VI

Versailles, le 10 mars 1788.

Sur le compte, Monsieur, que j'ai rendu au Roy de l'ancienneté et de la distinction de vos services, Sa Majesté a bien voulu vous accorder un traitement de trois mille livres. J'ai l'honneur de vous en informer et d'être avec un parfait attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Le M^e de Brienne (9).

(6) Il s'agit sans doute de Colonna de Cesari Rocca qui devint également maréchal de camp et eut un rôle politique important.

(7) Madame Gaffori (Faustina) mère du colonel, était une Matra.

(8) Le baron de Salis Marschlins (1732-1812), ancien colonel et propriétaire du régiment de son nom, une fois devenu maréchal de camp (1780) avait été nommé Inspecteur des troupes en Corse.

(9) Louis Marie Athanase de Loménie, comte de Brienne, lieutenant-général, ministre de la guerre, du 24 septembre 1787, au 30 novembre 1788, était le frère de l'archevêque de Toulouse qui fut contrôleur général des finances, puis premier ministre de Louis XVI.

VII

NOTE MINISTERIELLE

5 avril 1780.

Monsieur de Gafforio, colonel du Régiment Provincial de l'Isle de Corse demande la croix de Saint-Louis.

A été fait capitaine de dragons dans la Légion Corse, le 1^{er} septembre 1769.

A obtenu le rang de major en avril 1771.

A été fait colonel du régiment de l'Isle de Corse le 23 août 1772.

Est âgé de 36 ans. Est fils du fameux chef de ce nom. M. le baron de Salis (10) employé en Corse dit que c'est un très bon officier, généralement estimé et que cette grâce ferait un très bon effet dans la nation (11).

VIII

Je soussigné François de Gafforj, Maréchal des Camps et Armées du Roi, né à Corte, dans l'isle de Corse le quatorzième jour du mois d'août de l'année mil sept cent quarante quatre. Baptisé le quinzième jour du même mois dans l'Eglise paroissiale de St-Marcel de la ville de Corte,

Déclare avoir obtenu du Roi une pension de trois mille livres. Je ne jouis d'aucune autre grâce de Sa Majesté et je joins ici mon extrait baptistère légalisé (12) et la lettre d'avis du Ministre.

Certifié véritable à Corte, le vingt neuf du mois d'août mil sept cent quatre vingt huit.

De GAFFORJ.

IX

Anno Domini millesimo septuagesimo quatragesimo (sic)

(10) Le baron Antoine de Salis Marschlins, maréchal de camp, colonel propriétaire du régiment de Salis Grisons, alors en Corse. Ce régiment était ainsi dénommé en raison de son recrutement spécial, pour le distinguer des autres régiments suisses au service de la France. A cette époque on faisait une différence.

(11) Au-dessous, il y a écrit : Bon.

(12) Cet acte de baptême, signé de l'abbé Antoine d'Arrighi a été légalisé par M. de Castelli, conseiller du Roi, Juge Royal civil et criminel et de Police de la ville et Juridiction de Corte.

quarto die autem Xma (decima) quinta Augusti a Rmo Domino Joanne Paulo Gafforio Aleriensis diocesis vicario generali solemniter baptisatus est infans in ecclesiâ Parochiali divi Marcelli die antecedente legitimè (sic) natus eo Spectabili Joannè Petro Gafforio et domina Faustina (13) conjugibus, eique impositum fuit nomen Franciscus. Patri-ni fuere spectabilis Franciscus Gafforius et Dona (Domina) Catharina uxor Domini Joannis Baptistae Gafforj.

In quorum Franciscus Maria Canale de Curte ecclesiasticâ Sancti Marcelli Vice Prepositus...

Certifico che il sopra estratto di Battesimo l'ho trascritta **ad litteram** a fidelitate dai libri della midesima (sic) Parocchia che tanto in Fede.

Fatto a Corte 26 Agosto 1781.

Antonio d'Arrighi Preposto dalla Città di Corte.

X

Paris, le 12 aoust 1789 (14).

A l'intérêt soutenu, Monsieur, que je prends à la demande de M. de Costa, et à celui plus vif et plus pressant encore que m'inspire le bien du service du Roy en Corse se joint un troisième qui m'engage à vous prier instamment de faire terminer au plus tôt l'affaire du Régiment Provincial corse. Il m'est revenu que les partisans de Paoli à Livourne menaçaient de remuer et cherchaient par des correspondances particulières dans l'isle de Corse à réveiller et à fomentier des insurrections.

Si ces nouvelles sont certaines, je ne doute pas que le Ministre n'en ayt été informé ministériellement par M. le

(13) Notre futur général avait de qui tenir. Comme son mari, dont elle avait le patriotisme et l'énergie, « domina » Faustina est entrée à bon droit dans l'Histoire et sa menace, mèche allumée devant un baril de poudre, de faire sauter sa maison (de Corte) si ses défenseurs cessaient le feu (1750) est encore dans toutes les mémoires. De même le serment de vengeance semblable à celui d'Annibal, qu'elle fit jurer à son fils, après l'assassinat du chef de la famille (1753). Mgr. Girolami-Cortona, dans la *Géographie de la Corse* (p. 287) a résumé ces deux épisodes émouvants.

(14) Le destinataire de cette lettre n'est pas indiqué, mais ce ne peut être qu'un fonctionnaire supérieur du ministère de la Guerre, un « Grand Commis » comme on disait alors.

Comte (sic) de Barrin (15); mais si elles ont quelque fondement, vous conviendrez aussi que les circonstances actuelles exigent la plus grande activité et la plus grande vigilance dans l'isle et démontrent de plus en plus la nécessité de ne pas laisser plus longtemps le Régiment Provincial sans chef. Je vous prie, Monsieur, de développer ces nouveaux motifs au Ministre (16), en lui rendant compte des différents Mémoires, dont vous avez connaissance.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. — MONTEYNARD.

J'ai aussi l'honneur de vous prévenir que j'écris au Ministre en faveur de M. le baron de Courvoisier et de la demande d'une pension sur Saint-Louis pour M. de Gondin ; je vous demande instamment vos bons offices sur ces deux objets.

XI

20 août 1789.

Minute d'un rapport au Ministre de la guerre (17).

Les détails qui reviennent de l'isle de Corse exigent beaucoup d'attention.

M. de Gafforio, Maréchal de camp, cy-devant colonel du Régiment Provincial de l'Isle de Corse, montre du zèle et l'envie de se rendre utile dans cette isle ; il paraît utile de profiter des moyens qui se présentent pour aider M. le vicomte de Barrin dans la position où il se trouve.

On croit devoir proposer au Roy de donner à M. de Gafforio des lettres de service en sa qualité de Maréchal de camp pour être employé sous les ordres de M. le Vte de Barrin partout où les circonstances l'exigeront dans l'isle de Corse.

(15) Le vicomte de Barrin (Armand Charles de Barrin de la Gallissonnière) maréchal de camp le 25 juillet 1762, lieutenant-général le 5 décembre 1781, était commandant en chef en Corse, depuis la mort du comte de Marbeuf, dont il n'avait pas malheureusement les qualités.

(16) A cette époque, le marquis de Monteynard n'était plus Ministre de la guerre, mais il était toujours titulaire du gouvernement général de la Corse.

(17) Le Ministre de la guerre était alors (depuis le 4 août), le lieutenant-général de la Tour du Pin Gouvernet, comte de Paulin (1727-1794). Il demeura ministre du 4 août 1789 au 15 novembre 1790.

Cet officier qui a commandé le Régiment Provincial de l'isle ne peut être qu'utile à M. de Barrin pour tirer le meilleur parti possible des habitants du pays. Il jouit d'un traitement de 3000.

Il demande à être employé sans augmentation de traitement dans ce moment-cy et il se rendra en Corse sans délai.
(au-dessous, la mention : **Bon**).

M. le Cte de Buttafoco (18) observe que les orages qui se sont élevés en France doivent faire craindre qu'ils ne portent leurs effets jusque dans l'Isle de Corse, que les trois régiments qui y sont suffisent à peine pour garder les villes, que l'intérieur de l'Isle est livré à lui-même pour y fomenter les divisions.

Il propose pour obvier à ces inconvénients de donner des Lettres de Service à M. de Gafforio, Maréchal de camp, cy-devant colonel du Régiment Provincial, de l'autoriser à se mettre à la tête du régiment pour veiller à l'intérieur. Il ajoute que M. le Comte, qui connaît l'esprit inquiet des Corses, sentira bien l'utilité d'y employer officieusement un officier comme de Gafforio.

XII

A M. le comte de la Tour du Pin

Paris, le 9 Avril 1790.

Monsieur de Gaffori, maréchal des camps, employé en Corse, sans traitement, me demande de le faire payer de celui qui est attribué à son grade, tant pour le logement que pour le bois de chauffage. Je vous supplie de vouloir bien me donner des ordres à cet égard.

Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De la Guillaumye (19).

(18) Le comte de Buttafoco, colonel, propriétaire du Régiment Provincial, avait une grosse influence dans les affaires corses. Il venait d'être nommé député de la Noblesse aux Etats Généraux.

(19) En marge du document, cette annotation ministérielle : Répondu que M. de Gaffori n'a été employé qu'à la condition qu'il n'aurait aucune espèce de traitement. M. de la Guillaumye, appelé en témoignage dans le procès de la reine Marie-Antoinette, exprima hautement son respect pour l'infortunée princesse ; cette marque courageuse de sympathie causa son arrestation.

XIII

Les Archives de la guerre donnent les détails ci-dessous sur le maréchal de camp de Sionville qu'il ne faut pas confondre (20) avec son homonyme Léopold Prosper Victor Philibert Sionville, né à Châlons-sur-Saône, le 15 Novembre 1748, général de brigade (25 prairial an 3) sous la République et l'Empire et mort, encore en activité, à Lyon le 14 Juillet 1808.

Jean Prosper de Sionville, fils de Nicolas et de Marie Pimont (ou Fimont) né le 2 Juin 1715. à Salmonville-la-Sauvage (Seine-Inférieure).

Volontaire au régiment de Montmorency en 1728 — Ingénieur volontaire au siège de Philippsbourg en 1734 — Ingénieur volontaire géographe de l'armée de Maillebois en Corse en 1739, blessé deux fois — Lieutenant réformé dans la compagnie franche d'infanterie de Provisy, 1^{er} avril 1743 — Capitaine d'ouvriers dans les Volontaires royaux le 3 avril 1746 — Lt-Colonel du régiment de Bouillon (infanterie) le 1^{er} février 1757 — Colonel réformé d'infanterie à la suite de la Légion royale le 30 novembre 1762 — Employé en Corse en Juin 1768 — Brigadier le 3 janvier 1770 — Maréchal de camp le 1^{er} mars 1780 — Décédé en 1789 à Sarthène.

Campagnes de 1747, armée d'Italie — Bombardement du Havre 1759-60, 1761 et 1762 — Allemagne 1768 et 1769 — Actions d'éclat : a obtenu une pension de 400 livres le 21 novembre 1760 pour la façon distinguée avec laquelle il s'est comporté à la bataille de Clostercamp — Chevalier de Saint-Louis le 19 avril 1757 (21).

tation et sa condamnation à mort. Sous ce titre : « Journal d'une femme de cinquante ans » sa belle-fille a laissé des mémoires du plus haut intérêt historique.

(20) Nous avouons avoir fait cette confusion dans le n° 63 de la *Revue de la Corse*, page 106, note 19, et nous nous en excusons.

(21) Il y a au dossier de cet officier général, une lettre de son chef le comte de Marbeuf au Ministre, le mentionnant comme « aimé et craint des Corses ». Ce n'était certes, pas l'avis de tout le monde. Toutefois dans son ouvrage déjà cité, tome 1, page 309, M. Louis Villat assure qu'on a exagéré sa cruelle rigueur.

CONTES CORSES ⁽¹⁾

LA BLONDE ROMAINE

Falellu avait donné la mort à son ennemi, et maintenant il s'efforçait de faire le moins de bruit possible, en s'éloignant vite des lieux où habitaient les parents de la victime.

Son crime, il l'avait perpétré à peu de distance de la côte et, à ce moment, la montagne lui paraissait le plus sûr des refuges. Puis, il avait la certitude que là il pourrait compter sur l'hospitalité et la sympathie de ses parents, dans le petit village de Caracutu.

Il marchait à grands pas sur un chemin muletier, parcourant l'épaisse croupe d'une montagne, qui dominait une ravissante vallée toute couverte de forêts jusqu'aux pics les plus lointains. Au-dessus et au-dessous, la roche était tapissée de thym et d'herbes en fleurs s'étendant jusqu'aux sommets des monts. Par les découpures des hautes collines, descendaient de minuscules torrents qui serpentaient au milieu de jardinets laborieusement disposés en terrasses, cependant que des champs de céréales, çà et là, présentaient aux regards des tapis dorés plus ou moins apparents selon que les familles qui s'étaient partagé ces terres communales les avaient labourées avec plus d'ardeur.

Falellu, recru, mourait de faim, mais ne sachant quel accueil lui serait réservé par les habitants du village voisin, il préférait aller se reposer plus loin, et dans l'isolement.

Il connaissait une grotte à côté d'une source, qu'il considérait comme un abri inviolable. Là se trouvait une aire pavée, où, dans quelques jours, des bœufs devaient être amenés, pour le battage du blé dont les épis étaient déjà murs.

La nuit était venue lorsque Falellu arriva à la source, et les étoiles éclairaient le firmament d'une pâle lueur, mais il savait que la lune se montrerait bientôt au-dessus de la crête des monts.

(1) Ce conte, écrit en italien par Madame Southwell-Colucci est extrait de la Revue *Méditerranée*. Notre collaborateur J. Carabin, à bien voulu le traduire pour nos lecteurs.

Le sentier était peu fréquenté ; et le bandit était assuré qu'il n'y rencontrerait, à cette heure, âme qui vive, car les bergers étaient tous descendus de la montagne pour se rendre dans leurs cabanes ; et personne n'aurait osé s'aventurer, la nuit, sur un chemin qui conduisait à un précipice dangereux.

Falellu se tenait près d'un énorme roc, lorsque la lune se montra, et le sentier fut éclairé comme en plein jour. Sauf les quelques bourdonnements qu'on entend la nuit, le silence était complet.

Soudain il perçut un bruit, faible et argentin comme celui d'une clochette qui tinte, qui couvrit le bruit du bourdonnement.

Il s'arrêta, écouta.

La musique se tut un instant, puis elle se fit entendre plus joyeuse et retentissante. Alors Falellu détacha le fusil qu'il portait en bandoulière, le prit dans ses mains, prêt à faire feu. Et celui qui, si près de lui, pinçait de la guitare, en le voyant, se serait parfaitement rendu compte qu'il était disposé à le bien recevoir.

Il avança avec précaution. La musique, un air de danse vibrant, venait de derrière le rocher.

On n'était pas encore à l'époque du battage du blé ; et le musicien ne pouvait être qu'un gai moissonneur qui, tout en cherchant à tuer le temps d'une manière agréable, surveillait son grain.

Sur la pointe des pieds, Falellu fit le tour du rocher, puis il s'arrêta et se tint immobile. La pleine lune éclairait maintenant l'aire ; et tout autour les champs de blé reflétaient une pâle lumière dorée. A l'angle de l'aire, sur des pierres, était assise une vieille femme, les jupes largement bouffantes, montrant un nez allongé comme un bec d'oiseau et un menton proéminent. De ses longs doigts rugueux, elle pinçait les cordes d'une guitare. Quatre gracieuses jeunes filles, se tenant par la main, joyeusement tournaient en cercle dans l'aire. Falellu avant ce jour n'avait jamais vu un pareil spectacle. Quatre jeunes filles danser sur une montagne, et une vieille femme faire de la musique, quel extraordinaire spectacle !

Et qui pouvait se vanter d'avoir vu une femme corse jouer d'un instrument de musique ? Puis pour quelles raisons danseuses et musicienne avaient-elles choisi un pareil lieu ?

Le bandit ne pouvait que se trouver en présence d'une

sorcière qui avait ensorcelé des demoiselles ; et celles-ci dansaient au son d'une musique magique. Et de plus en plus rêveur, il contemplait, avec délices, la vision.

Pendant que les danseuses, ne soupçonnant pas la présence d'un homme, tournaient en cercle, la lune éclairait tour à tour la figure de chacune d'elles.

Elles étaient toutes d'une grande beauté ; mais la quatrième, oh ! la quatrième ! Plus petite que ses compagnes, mince et blonde, la bouche souriante et les yeux riants, elle dansait mieux que ses compagnes et semblait les diriger.

Lorsque la blonde enfant passa près de lui, il sortit brusquement de sa cachette, la prit par le bras et mettant à exécution le projet qu'il méditait, tira de sa poche un énorme couteau de chasse, l'ouvrit et plaça la lame devant les yeux de la charmante danseuse.

— Assez dansé, assez dansé ! cria-t-il. Suis-moi.

La musique se tut immédiatement ; et les danseuses, sauf celle qu'il retenait, poussant de grands cris, s'enfuirent à toutes jambes.

Alors la sorcière laissa tomber par terre la guitare et se précipita sur le ravisseur, en poussant des hurlements féroces. Mais la lame d'acier protégeait Falellu, et la vieille, ne pouvant le toucher, protesta de toutes ses forces :

— Jeune homme ! jeune homme ! Que nous veux-tu ? Ces enfants, je les ai conduites ici, moi, afin de les faire danser, au clair de lune, sur les montagnes de la Corse. Elles viennent de Rome. Laisse-nous en paix car il nous faut partir avant l'aube.

— Romaine ou Napolitaine, répondit le bandit, peu m'importe, je veux que la belle blonde soit ma femme.

Et, le bras tendu, il menaçait la sorcière de son couteau qu'il brandissait pour faire étinceler la lame à la lueur de la lune. La sorcière, le regardant avec des yeux terribles, cherchait à agripper son bras avec les ongles. Mais le pouvoir magique de l'acier ne lui permettait pas de se jeter sur lui. Un instant encore, elle poussa des cris de rage, puis tourna le dos et rejoignit les trois autres enfants, qui s'étaient blotties à l'extrémité de l'aire. Alors, elles les toucha de la pointe des doigts, et toutes quatre disparurent en même temps.

— Regarde-moi, chère femme, dit alors Falellu à la charmante enfant. Veux-tu que je te conduise dans ma demeure ?

— De la tête, tandis qu'elle regardait en rougissant, elle fit signe qu'elle acceptait sa proposition.

— Comment te nommes-tu ? Comment as-tu pu venir de Rome jusqu'ici ?

Branlant la tête, elle haussa les épaules.

Elle ne répondit pas à ces deux demandes, pas plus qu'aux questions qu'il continuait à lui poser.

Elle faisait cependant tout son possible pour s'expliquer par gestes, mais ne pouvait parler car elle était muette.

Dans son village, Falellu fut reçu, avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié, par tous les habitants. Et lorsqu'il présenta la blonde fillette qui, selon la bonne coutume corse, marchait derrière lui, tous l'embrassèrent et lui posèrent toutes sortes de questions. Alors le bandit dut leur faire connaître son infirmité, ce qui fit pousser aux femmes des exclamations de pitié ; et elles l'embrassèrent de nouveau à plusieurs reprises, cependant que les hommes enviaient à Falellu sa gracieuse et si modeste épouse. Tous étaient d'avis que son incompréhensible mutisme ne pouvait être dû qu'à un sortilège ; mais qu'avec le temps un autre sortilège lui rendrait la parole.

Les deux nouveaux époux prirent congé des habitants et rentrèrent dans leur demeure.

Ils y vécurent heureux et fondèrent un foyer où la concorde et l'amour ne cessèrent de régner.

Quelques mois plus tard, la jeune femme donna le jour à un bébé, que son père et sa mère adoraient et soignaient avec le plus grand dévouement.

Mais, dans le village, il n'y avait ni prêtre ni vieille comère avertie qui parvint à guérir la muette de son infirmité ; et on commençait à croire qu'elle ne parlerait jamais.

Lorsque le bébé eut trois ans, Falellu finit par perdre patience : il ne pouvait supporter plus longtemps d'avoir une femme infirme. Alors il prit une décision. Un jour qu'elle était à la cuisine, muni d'un énorme couteau, il conduisit l'enfant au jardin potager ; et quand il s'aperçut que sa mère le regardait, il le prit dans les bras, et brandissant son arme, fit geste de transpercer son frère petit corps.

Mais la mère, qui était accourue sur le pas de la porte, crut que l'être adoré était menacé de mort. Elle se mit à trembler de tous ses membres, puis se précipita vers le potager, arracha l'arme meurtrière des mains de son mari, et pour la première fois parla :

— Mon mari, mon cher mari, s'écria-t-elle, qu'allais-tu faire ?

Falellu poussa alors un soupir de soulagement et, tout joyeux de son bonheur, répondit :

— Chère femme, te voilà enfin guérie ! Ne viens-tu pas d'avoir raison du sortilège qui t'affligeait depuis tant de temps ?

Et la blonde Romaine embrassa plusieurs fois, avec amour, son enfant et son mari et se mit à rire et à parler.

Dès ce jour, elle fut la plus gaie et la plus bavarde des commères du village.

(Adaptation de l'italien par J. Carabin).



La Géologie de la Corse

LES DERNIERS RÉSULTATS

Le grand savant Pierre Termier, Inspecteur général des Mines, membre de l'Académie des Sciences, auteur de *A la gloire de la Terre* et de la *Joie de connaître*, récemment décédé, avait étudié, au cours d'un voyage en Corse, la géologie de l'île.

Dans une conférence qu'il fit à la Société helvétique des Sciences naturelles de Lausanne, le 2 septembre 1928, il exposa les résultats de ses recherches.

Cette conférence a été reproduite dans son dernier ouvrage *la Vocation du Savant*, qui a paru à Paris en 1929 et qui contient d'admirables pages, sur la Méditerranée notamment.

Bien que ces notions scientifiques ne soient pas à la portée de tous, nous sommes persuadé que beaucoup de nos lecteurs liront avec grand intérêt cette étude géologique sur notre pays. Ils en retiendront du moins les idées générales, si neuves, à défaut des détails qui seront accessibles aux initiés seuls.

(P. de C.)

Vous savez tous que la Corse est une île admirable. Elle a de très grandes montagnes, des rives rocheuses et escarpées et d'autres qui descendent doucement à la mer ; de fertiles plaines et de vastes régions incultes, couvertes de maquis ; des jardins, des olivettes, des bois de châtaigniers et, plus haut des forêts de sapins et de hêtres ; tous les climats, depuis celui qui mûrit les grenades, les citrons, les oranges, jusqu'à celui qui fait durer les névés et les sources fraîches

pendant le cours entier des plus brûlants étés. La Corse, c'est ce parfum spécial répandu autour d'elle, et qui, par bouffées vous arrive, quand, venant de la haute mer, vous approchez des côtes : parfums des cistes et des autres plantes aromatiques. La Corse ! quand vous avez débarqué, et que vous pénétrez dans l'île, c'est, à perte de vue, un pays accidenté, vêtu de sombres broussailles, désert, avec seulement sur une route, un cavalier qui passe. Ou encore, c'est un col de forêt, dans la montagne ; des bois à l'infini, aucune âme qui vive, semble-t-il ; mais tout à coup, dans l'énorme silence, la détonation d'une arme à feu ; un petit nuage de fumée bleuâtre sort du couvert des arbres et monte lentement dans le ciel ; puis le silence est accru, la solitude est comme aggravée, parce qu'une vie s'est éteinte. La Corse ! C'est le pays de Colomba et de Matteu Falcone, habité par une belle race, forte, fière et pure, une race qui sait se défendre et qui, dans la rapide transformation et la déplorable uniformisation de la gent humaine, garde presque intacts ses traditions, ses mœurs, ses qualités et, bien entendu, ses défauts. C'est aussi la patrie du plus grand capitaine des temps modernes, sinon de tous les temps. Mais je n'insiste pas sur cela, car je ne veux vous parler que de géologie.

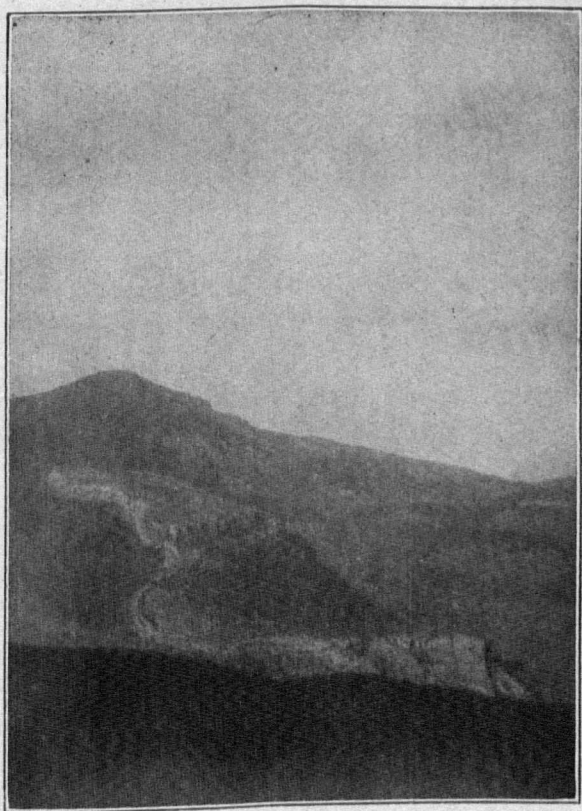
Du point de vue géologique, la Corse se divise en deux parties fort dissemblables : à l'Ouest, comprenant plus des deux tiers de l'île et les sommets les plus élevés, une région de terrains granitiques et de terrains primaires, avec de nombreuses venues éruptives anciennes ; à l'Est, une région moins haute, moins accidentée, faite de terrains plus tendres, faite surtout de schistes cristallins, de ces schistes cristallins fréquemment calcaires que nous nommons, dans les Alpes françaises, les schistes lustrés, et qui sont, **pro parte maxima**, des terrains secondaires métamorphiques. On peut appeler la région ouest Corse *granitique*, ou Corse hercynienne, ou Corse *autochtone* : *hercynienne*, parce que, à l'instar des grands massifs cristallins de la zone externe des Alpes occidentales, Mercantour, Pelvoux, Mont-Blanc, Aar, elle est un témoin, un débris de la chaîne hercynienne, de la chaîne des montagnes formée pendant les temps carbonifères et permien, *autochtone* parce que ce débris semble n'avoir éprouvé, pendant la formation de la chaîne alpine, que des déplacements tangentiels de très faible amplitude, si on les compare à ceux qu'à subis la région de l'Est. Quant à la Corse de l'Est, ou Corse orientale, il faut lui donner le nom de Corse alpine, car nous allons voir qu'elle est un élément des Alpes.

Cette distinction des deux Corses est pressentie depuis plus de trente ans. Dès 1896, Emile Haug proposait de regarder les schistes cristallins de la région orientale comme le prolongement des schistes lustrés du Piémont ; et, dès 1905, Jacques Deprat émettait l'hypothèse d'un trainage de la région orientale sur la région occidentale, hypothèse fondée sur le fait bien curieux, observé par lui, de l'existence, entre les deux régions, d'une large zone d'écrasements, d'une zone où le granite de la Corse occidentale est écrasé ou laminé, et transformé en cette roche granitique un peu spéciale, souvent schisteuse, que mon ami Eusèbe Nentien avait, longtemps auparavant, appelée *protogine*. Les idées se sont précisées en 1908. On a vu alors que, tandis que la Corse occidentale est à peu près autochtone, la Corse orientale a glissé sur elle, de l'Est à l'Ouest ; on a vu que la Corse orientale est, comme nous disons, *un pays de nappes*. Jusqu'au printemps de la présente année, je croyais et j'enseignais qu'il y avait en Corse orientale, deux nappes superposées : l'une formée de schistes lustrés, l'autre faite de terrains secondaires et de terrains paléogènes non métamorphiques ; à la base de chacune des deux nappes, je voyais une épaisseur plus ou moins grande de granite écrasé, de *protogine*. Vision incomplète et insuffisante, qui a fait place, pendant le récent voyage dont j'essaie de vous exposer les résultats, à un tableau plus complexe, mais infiniment plus clair, tellement clair qu'il me paraît définitif. N'allez pas croire qu'un tel progrès soit dû à mes seules observations ; il est dû surtout à la perspicacité de mes compagnons de voyage, tous excellents connaisseurs des Alpes et de l'Apennin. Voici les grandes lignes du tableau.

La Corse orientale comprend quatre unités distinctes, superposées, qui, plus ou moins, se sont déplacées sur la Corse autochtone et déplacées aussi les unes par rapport aux autres. La principale des quatre est formée de schistes lustrés, c'est-à-dire d'une puissante série de terrains métamorphiques, calcschistes micacés, marbres ou cipolins, micaschistes divers, *roches vertes*, parmi lesquelles domine la *serpentine*, mais qui comprennent aussi des *gabbros* largement cristallisés et des *diabases*. Le laminage des roches vertes les a souvent transformées en des schistes verts ou violets, à chlorite et à glaucophane. Les schistes lustrés de Corse sont vraiment identiques à ceux des Alpes maritimes italiennes, qui prolongent eux-mêmes ceux du Piémont, de la Haute-Ubaye, du Haut-Queyras, de la Haute-Maurienne, de la Haute-Tarentaise, du Valais, du Tessin, des Grisons,

de la Basse Engadine, des Tauern enfin. Je tiens tous ces schistes lustrés pour une seule et même série *compréhensive* embrassant, sous un même faciès métamorphique, une longue suite de sédiments qui va, probablement sans discontinuité, du Trias supérieur à l'Eocène inférieur, et qui, donc, est surtout jurassique et crétacée. L'épaisseur de la série, à l'origine et avant tout charriage, était énorme et atteignait certainement plusieurs milliers de mètres. Même aujourd'hui, après réduction par le laminage et l'érosion, les schistes lustrés de Corse paraissent avoir souvent bien plus d'un kilomètre de puissance. Les serpentines et les gabbros y forment des amas, de dimension parfois gigantesques. Les diabases y semblent être, la plupart du temps, des coulées. Aux roches vertes s'associent des jaspes rouges, fréquemment laminés et devenus schisteux, jaspes qui sont des *radiolarites*. Semblable association des radiolarites avec les schistes lustrés et leurs roches vertes est connue sur divers points des Alpes, notamment au Monte Gruzeau près de Cesana Torinese, au Chaberton et au Gondran près du Mont-Genèvre, à Cairo-Montenotte. Somme toute, les schistes lustrés de Corse prolongent ceux des Alpes ; et, comme dans toutes les Alpes, les schistes lustrés ont été poussés et charriés de l'intérieur à l'extérieur de l'arc alpin, il est certain, d'ores et déjà, que leur déplacement, en Corse, a été du même sens, donc de l'Est à l'Ouest.

Le déplacement de l'Est à l'Ouest, de la masse immense des schistes lustrés sur la Corse profonde et autochtone, sur la Corse granitique, a écrasé la partie haute de celle-ci et donné naissance à la *protogine* ; phénomène qui n'a rien d'inattendu, mais qui atteint ici une ampleur extraordinaire. La largeur de la bande protoginique, je veux dire de la bande de granite plus ou moins écrasé et laminé qui sépare les deux Corses, est habituellement de plusieurs kilomètres ; dans cette bande, la masse granitique, devenue strati-forme ou même schisteuse, plonge à l'Est, sous les schistes lustrés, et l'inclinaison de la plongée est souvent très forte ; le granite de la Corse profonde a subi l'écrasement et le laminage sur une hauteur variable, dont le maximum est de plusieurs milliers de mètres. Qui dit laminage, dit déplacement relatif des diverses parties du complexe laminé. Il y a donc dans la bande protoginique, des paquets qui ont cheminé beaucoup et d'autres qui n'ont presque pas bougé. La protogine, si elle n'était pas aussi monotone d'aspect, se décomposerait en un *système d'écailles*, séparées les unes des autres par des surfaces de glissement ou de friction.



(Cliché A. Ambrosi-R.)

Nappe supérieure de la Corse

(La trainée blanche que l'on voit sur l'image figure le reste de la nappe supérieure à calcaire blanc, qui subsiste au nord de la route de Bastia à Saint-Florent, et au sud de la Cima d'Orcagno).

L'autochtonie réelle ne commence, pour la Corse granitique, qu'au dessous ou à l'ouest de la bande de protogine.

Mais le pays granitique avait, antérieurement à l'avancée des schistes lustrés, une couverture sédimentaire, d'épaisseur et de composition variables. Tantôt cette couverture était faite de terrains primaires antérieurs au granite, modifiés par le granite et lardés d'apophyses granitiques ; tantôt elle était formée de terrains permien à faciès de *verrucano* (grès vert pâle ou rose), avec coulées et tufs de porphyres, puis de Trias, de Lias et de Jurassique supérieur ; ailleurs elle se complétait, au-dessus des terrains primaires ou secondaires, par une série épaisse d'assises nummulitiques ou alternaient calcaires, grès et schistes. L'avancée des schistes lustrés a décollé la couverture sédimentaire de son substratum granitique, en la plissant, l'écrasant, la broyant, la fragmentant de toutes les façons imaginables. La surface de décollement ne coïncide pas partout avec la séparation du granite et des sédiments ; elle se tient souvent un peu plus bas, de sorte que la couverture sédimentaire décollée, plissée, disloquée, fragmentée et charriée, montre parfois à sa base une *lame* de granite écrasé, de protogine, qui peut être discontinue, lenticulaire, réduite à quelques mètres d'épaisseur, et qui, un peu plus loin, se renfle jusqu'à plusieurs centaines de mètres. Cet ensemble de la couverture sédimentaire et de sa base granitique, décollée de la grande masse protoginique sous-jacente, constitue la deuxième unité tectonique de la Corse orientale.

Un fait étrange est la partielle pénétration souterraine des schistes lustrés sous l'unité que je viens de décrire. On aurait pu s'attendre à voir les schistes lustrés reposer *partout* sur les débris de la couverture sédimentaire qu'ils ont, par leur déplacement irrésistible vers l'Ouest, décollée de son substratum, plissée, froissée, disloquée et charriée ; dans toute une région de la Corse, au nord de Corte et jusqu'à Saint-Florent, et même jusqu'à l'extrémité du Cap-Corse près de Macinaggiu, les schistes lustrés, au contraire sont dessous ; on voit flotter sur eux des klippes, des lambeaux, les uns très grands, d'autres tout petits, de terrains tertiaires, secondaires et primaires variés, point du tout métamorphiques avec base de granite écrasé, où l'écrasement a souvent mêlé, en une brèche à blocs de toutes formes et dimensions, en une prodigieuse *mylonite*, les terrains de divers âges et le granite lui-même. Là où affleure la surface de charriage qui est la base des schistes lustrés, c'est la protogine qui se montre, ou bien un terrain primaire, sous cette

surface de charriage. D'où la conclusion nécessaire : les schistes lustrés en mouvement ont, sur de vastes étendues, arraché complètement ou presque complètement la couverture sédimentaire du pays granitique ; ils l'ont balayée devant eux, en la plissant ; dans tout un secteur du front du charriage, la couverture ainsi balayée et plissée est revenue sur eux, refoulée en arrière de quelques kilomètres ; la masse principale des schistes lustrés passait au-dessus de ce pli en retour, de ce paquet refoulé, et s'avancait plus loin sur le pays autochtone. Le maximum d'amplitude du refoulement correspond, semble-t-il, au parallèle de Bastia.

Mais voici la plus importante de nos découvertes du dernier printemps : il y a, dans le Nord de la Corse orientale, près du col de San-Colombanu, point culminant de la route de Ponte-Leccia à l'Ile-Rousse, des lambeaux de deux autres nappes, de deux autres unités, complétant, avec la couverture sédimentaire charriée et la nappe des schistes lustrés, le nombre total **quatre** que je vous ai annoncé. Ces lambeaux sont conservés dans un synclinal profond du pays de nappes ; l'enfoncement les a préservés de l'érosion. La nappe des schistes lustrés est une nappe *pennine* ; les deux dernières, les deux plus hautes, ont apporté en Corse des faciès *austro-alpins*.

La plus basse des deux montre l'association suivante, très caractéristique aux yeux d'un géologue à qui les Alpes sont familières : des jaspes rouges à Radiolaires, des calcaires blancs, rose-pâle ou vert-pâle, à *Calpionella alpina*, des lits en jaspe noir, des argiles friables analogues aux **argille scagliose** des géologues italiens, enfin des roches vertes et parmi elles des coulées de diabases, présentant souvent la structure en oreillers ou en boules, la *pillow* structure des géologues anglais, avec développement fréquent de variolite à la surface des oreillers ; cortège qui, dans les Grisons, caractérise la *raetische Decke* de Gustav Steinmann ou la *Margnadecke* de Rudolf Staub, équivalent probable de la nappe de la Dent-Blanche d'Emile Argand ; en un mot, la plus basse des nappes austro-alpines, de l'*Unterostalpin* de Rudolf Staub.

Au-dessus de cette nappe de type Margnadecke, il y en a une autre où le faciès radiolarite du Jurassique supérieur est remplacé par un faciès calcaire blanc très analogue à celui du Falknis, et où ce calcaire jurassique blanc est surmonté d'une épaisse série de schistes et de conglomérats avec lits de jaspe noir, un *flysch* spécial qui a tout de suite rappelé à notre compagnon Rudolf Staub le *flysch* mésocrétacé

de la Saluverserie des Grisons. Telle est la quatrième unité, la plus haute, elle se distingue nettement de la troisième par l'absence des roches vertes et des radiolarites. Elle appartient encore au système des nappes austro-alpines ; elle est sans doute assimilable à la partie haute de l'*Unterostalpin*.

Ainsi la Corse orientale est un pays de nappes alpines ; elle mérite d'être appelée alpine, tandis que la Corse occidentale est, à proprement parler, la Corse *hercynienne*. Dans l'empilement des nappes qui constitue la Corse alpine, on distingue très bien une nappe pennine, faite de schistes lustrés, et deux nappes plus hautes où les faciès sont austro-alpins. L'ensemble de ces nappes a cheminé de l'Est à l'Ouest, par-dessus un substratum autochtone qui n'est autre que la Corse hercynienne ; celle-ci, sous le poids des nappes qui se traînaient au-dessus d'elle, a été, dans sa partie haute profondément troublée. La couverture sédimentaire qui cachait le granite a été arrachée, plissée, disloquée, fragmentée, poussée en avant, balayée et même, dans une vaste étendue, refoulée en arrière sur les nappes en mouvement ; le granite lui-même a été écrasé, laminé, découpé en écaillés plus ou moins entraînées dans le cheminement général, parfois mélangé mécaniquement avec les débris de sa couverture sédimentaire et l'immense perturbation s'est étendue, en profondeur, jusqu'à plusieurs kilomètres au-dessous de la base des nappes. Nulle part sur la terre, les déplacements tangentiels, qui sont l'élément principal de l'orogénie, n'ont été accompagnés d'un tel cortège de déformations et d'écrasements. *La Corse demeurera le pays des mylonites.*

Deux conclusions découlent de ce rapide exposé, l'une et l'autre fort importantes, pour la géologie générale.

D'abord, la chaîne des Alpes que nous suivons sans peine depuis le Danube jusqu'aux côtes ligures, se prolonge au Sud par la Corse orientale, s'infléchit vers l'Est un peu au-delà de Corte, se cache sous les eaux de la mer Tyrrhénienne, contourne la Sardaigne par l'Est, puis par le Sud. Si nous pouvions scruter le fond des grands abîmes méditerranéens, nous verrions certainement les Alpes, ayant ainsi contourné la Sardaigne, remonter un peu vers le Nord, reprendre, à peu de distance de Minorque, la direction de l'Est-Sud-Ouest, et sortir des eaux sur le rivage espagnol pour former la Sierra Nevada et courir tout droit à l'Atlantique. Le massif hercynien corso-sarde, que je proposais autrefois d'étendre jusqu'à Melilla est, en réalité, séparé de l'Afrique par les Alpes ; il est tout entier à l'extérieur des Alpes ; il est l'homologue parfait du Mercantour, du

Pelvoux, du Mont-Blanc, du Massif de l'Aar ; peut-être a-t-il été l'origine de petites nappes, du style des nappes helvétiques ; en tout cas, il a été partiellement recouvert par les nappes alpines, poussées sur lui de l'Est vers l'Ouest ou du Sud vers le Nord.

Deuxième conclusion : l'étonnante persistance de certains faciès dans la lointaine préparation de la chaîne alpine. Voilà bien longtemps — un quart de siècle environ — que je dis partout et enseigne que le trait vraiment caractéristique des Alpes est l'ensemble des schistes lustrés et de leurs roches vertes ; nous le suivons maintenant, cet ensemble, depuis le col du Katschberg, à l'Est des Tauern, jusqu'à la Sierra Nevada, en passant par la Corse ; il correspond à un *géosynclinal* démesuré, le type à coup sûr du géosynclinal, où, depuis des temps très reculés, s'élaboraient, continues ou presque continues, d'épaisses séries sédimentaires, monotones déjà et compréhensives avant tout métamorphisme, devenues plus monotones encore et d'aspect plus compréhensif par le métamorphisme, qui, à une époque certainement récente, les a envahies. Dans l'ensemble en question, l'épisode des Roches vertes me paraît avoir été contemporain du Jurassique supérieur ou du Crétacé inférieur, en raison de sa connexité indubitable avec la formation des radiolarites. Mais le faciès schistes lustrés-roches vertes n'est pas le seul qui ait persisté le long des Alpes ; voici que l'on retrouve en Corse des faciès incontestablement austro-alpins, des faciès semblables, identiques même, à quelques faciès des Grisons, à ceux de la Margnadecke et de la Saluverserie. N'est-ce pas une chose confondante pour l'imagination, ces fosses maritimes allongées, dirigées comme les Alpes futures, où les conditions demeurent identiques sur 600, 800, 1.000 kilomètres de longueur, et dont les sédiments façonnés en nappes, marqués et numérotés, si je puis dire, viendront ensuite prendre leur place, chacun sa place, dans l'accumulation fantastique des plis couchés superposés ?

Où sont aujourd'hui, à l'Est de la Corse, les emplacements originels, les *racines* de nos trois nappes ? Où passent en profondeur, dans la profondeur autochtone, la large bande d'où sont surgis les schistes lustrés et les bandes plus étroites, d'où sont sorties les nappes à faciès austro-alpins ? A cette question, nous ne pouvons pas encore répondre, parce que nous ignorons jusqu'à ce jour les véritables relations de l'Apennin et des Alpes ; c'est le problème de demain. Je dis demain, car la solution m'en semble prochaine. Il y a à l'île d'Elbe, une nappe de schistes lustrés, avec serpentine,

surmontée d'une nappe non métamorphique qui contient radiolarites et roches vertes. Cela m'incline et même m'oblige à admettre que l'île d'Elbe se rattache à la Corse et donc aux Alpes. La séparation Alpes-Apennin passerait plus à l'Est, dans l'étroit intervalle Elbe-Toscane. Léopold Kober pense que cette séparation est un *axe d'éventail*, un *orogène*, comme il dit, de part et d'autre duquel les déplacements tangentiels sont inverses ; ici, comme en Ligurie et comme tout le long du bord *alpino-dinarique*, l'*orogène* serait violemment serré, serré jusqu'à n'être, au voisinage de la surface actuelle du sol, qu'une cicatrice ; la nappe à faciès Margnadecke aurait jailli de la cicatrice et cheminé dans les deux sens : alpine à l'île d'Elbe et en Corse, où elle va de l'Est à l'Ouest, elle est apennine en Toscane et dans l'Apennin septentrional, où elle s'est traînée de l'Ouest à l'Est sur le pays dinarique. Je penche vers une autre solution, analogue à celle que Jean Boussac et moi, nous avons proposée en 1911 ; les Alpes séparées de l'Apennin par un *coin* de pays dinarique montant souterrainement de *dessous* l'Apennin septentrional, qui ne sont sans doute que de courts replis ; le coin aurait percé le pays alpin un peu à l'Ouest de Gênes, et non pas à Savone comme nous l'avions cru et comme nous l'avons dit. Le massif granitique de Savone, *le massif cristallin ligure*, interprété par nous comme l'affleurement du coin dinarique, n'est probablement qu'un anticlinal secondaire issu de ce coin ; peut-être aussi n'est-il qu'un anticlinal du système alpin, anticlinal couché jusqu'à l'horizontale, homologue du Mont-Rose et du Grand Paradis, ainsi qu'Emile Argand l'a figuré sur ses admirables coupes de 1912 ; homologue, mais avec un écrasement bien plus énergique. A la question que je posais tout à l'heure, je répondrai donc provisoirement ceci : à l'Est de la Corse, les racines des nappes corses sont sous l'Italie, sous cette partie du pays *dinarique* qui affleure en Toscane, dans les *fenêtres* de la Ligurie ; plus au Sud, ces mêmes racines tournent à l'Ouest, passent sous les flots de la mer Tyrrhénienne et s'en vont entre Sardaigne et Sicile. Nous préciserons tout cela l'an prochain, s'il plaît à Dieu (1).



(1) Mais Dieu n'a pas voulu, puisque Termier est mort il y a quelques mois, avant d'avoir pu préciser.

Risate Corse

I. — PANZAROTTI

U ghiornu di San-Ghiseppu,
Era l'usu, per Bastia,
Di fà fritélle c'u risu,
E dane à chi ne vulia.
Dalle c'a paga, é capita :
Ind'e cità nimu invita !

Ziu Mertinettu, sta mane,
E scalatu d'u paese
A fassi una svariata, (1)
Piuttostu che per fà spese,
Vestutu da signurone :
Scherpi fini e cappellone.

In'ogni cantu di chiassu,
Vede donne affacciendate,
A frighie certe frittelle,
Tonde, gonfie e russacciate,
Chi parenu, da luntanu,
Tante scacciette di granu (2).

« I panzarotti c'u risu ! »
Facenu à gridu levatu,
« Aio ghiente ! cume i mei
Mai n'avete manghiatu...
Amicu, un vi ne scappate,
Aio, venite e manghiate !

Grazia, ma un'à mi sentu,
Mi scuserete, o Madama,
I panzarotti so belli
Ma sta mane un aghiu brama.
— Brama ? senti Maria-Sà,
Cosa dice u paisà !

(1) Promenade d'agrément.

(2) Pains écrasés en forme de galettes.

O ch'ellu vi ghiunga u bene !
Tante brame ! mira, i mei
Strughienu in bocca. Pruvate ! »
Unu, é po' e po, sei,
Ci passonu ; Mertinettu
Rittu davant' u banchettu,

Biendu di quandu in quandu,
Si ne face una panzata.
Ella infila panzarotti,
E pensa, smaravigliata,
« S'omu tamante un muschinu,
Chi si spazza u tavulinu :

« Un si la sentia ! » dice
Cun Maria-Santa, a vicina,
« Avà si n'a stuppulatu,
A so bella quindicina...
Basteria, Maria-Sà,
Ch'ellu mi voglia pagà ! —

Perchè voli ch'un ti paghi ?
Lascialu ghiunghie à la fine.
— Pagavi ? mai ch'ella sia,
Un ci cuntate, o carine !
Mi cridete cusi tontu,
Per favi tamantu affrontu ?

— O sfurtunata ! E perchè ?
— Perchè m'avete inviatu !
Per cumpiacevi, Madama,
Ben ch'avessi ricusatu,
Mi so furzatu à manghià,
A risicu di crepà...

— E tutti i mio panzarotti ?...
Oghie guadagnu a ghiurnata !
— Per quessa un vi tampilate,
A spesa sarà pagata,
Vene à di ch'un cunuscia,
I vostr'usi di Bastia.

Quandu invitu un furesteru,
U ghiornu d'a nostra festa,
Offremi paga sarebbe,

Cosa piu che disonesta...
Ste feste un so curpurali :
So feste d'i mio stivali ! »

TUTTI PARI :

U sartore Matteolu,
Un fu mai sartor fine,
Face i flacchi e le flacchine,
A quelli d'u paisolu ;
Mette in li stessi calzoni,
I vecchî cu zitelloni.

Poi cun ellu un discurite,
Di mode antiche o presenti,
Face arrecchie di merchanti
A tuttu so chi vo' dite :
Un s'occupa di' sti guai,
A so moda un cambia mai.

E s'ell'un fussi che quessa,
Diceriamu : menu male,
Peggi' é chi s'originale,
A di o no é la stessa :
Face sempre di so testa,
Taglia tuttu c'una sesta (1).

Se vo'li dite : « O maè,
Sti calzoni mi so'stretti ».
Vi guarda sopra i specchietti,
Vi risponde : « In quantu à me,
Conti forse, o vernagà,
Ave sempre d'in-grassà ?

Se un'altru va à dilli :
« Que so braghe un so calzoni ; »
U guarda e dice, ridoni :
« Pare chi tu manghi grilli !
Deh ! stu pocu ti si struttu :
A mumentu perdi tuttu ! »

Quand'u magru vene e erpia :
« Eo, v'avia cummandatu

(1) Un patron.

Un vestuariu azziccatu,
M'avete fatt'una nerpia (2)... »
Matteolu li ripete :
Impara u Pater à u prete ! »

PUDERIA SENTE !

U mare era in cifurnia e fulminava.
Cumè tori lentati ; e sciruccate,
Curianu e minavanu capate,
In quella tinta varca ch'intrunava...

D'u portu si so troppu alluntanati,
U piscadore Orlandu e lu figliolu :
Appossu à quella zenna affacca u molu,
I dui omi ramanu, adisperati.

I corci chi sà, selli puderanu,
Sorteci à be di tamanta timpesta !.. .
A varca fila e core, ancu piu lesta,
Quandu vene u libecciu à dalli a manu.

Tuttu in'un trattu, eccula vici-versa (1).
Sballucca u babbu adossu à lu figliolu,
Salta in'aria come pe'stende u volu,
E po', ciumba e smarrisce come persa.

« Sta volta simu lecchi ! » face Orlandu,
« S'ell'un ci mette manu a Pruvidenza !
Veni e portaci la to assistenza,
O Sant-Eramu, à te mi ricumandu !

Si tu ci caccia di sti labirinti,
U ghiornu di a to festa, prumettu,
Di purtati un cirone chi, scumettu,
Piserà dece libbre e forse vinti... »

« Ed eo, po'grida, à voce rivolta,
Alzendu e braccie in l'aria, u zitellone,
Si tu ci franchi, ti compru un cirone,
Chi, dall'altare tuccherà la volta !... »

(2) Large sac en peau de cochon.

(1) En travers.

« Un mughia cusi forte, o bocchi stortu,
Chi Sant'Eramu puderia sente !
A sai chi simu povera ghiente...
E à mumentu, un vedi ? entrimu in portu ! »

E. RICCI (*poète corse*).

Les Bienfaits du Tourisme

HOMMAGE A LA CORSE

Le tourisme, s'il n'a pas encore enrichi la Corse, lui a du moins amené un grand nombre de visiteurs de marque et en a fait des amis de notre pays. Mme Jane Catulle-Mendès, qui va partout proclamant ses sentiments d'affection et tout récemment encore les exprimait en présence d'une foule compacte dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, (1) en est une preuve. M. Lichtenberger, un des meilleurs écrivains de notre époque, en est une autre. Voici en quels termes, dans ce style élégant et bien personnel qui est le sien, il annonçait récemment à ses lecteurs dans un article de la *Victoire* son départ pour notre petite patrie : « Je n'avais fait jusqu'ici que côtoyer à plusieurs reprises le littoral pittoresque de la Corse en allant en Orient. Ce qu'on en contemple et ce qu'on en devine frappe assez le regard et l'imagination, pour aiguïser le désir de prendre avec elle un contact moins superficiel.

Cette année, j'eus recours à l'obligeance de l'Office de Corse, qui voulut bien m'établir un itinéraire me donnant toutes garanties quant à l'intérêt du voyage, aux moyens de transport et à l'hébergement. (L'expérience confirma que j'avais frappé à la bonne porte). Et un beau dimanche de la fin du mois dernier (c'était même par hasard un dimanche éclatant de splendeur), je m'embarquai à Nice sur le joli,

(1) Conférence faite le 25 avril, sous la présidence effective de M. de Moro-Giafferi, avec le concours de plusieurs artistes de l'Opéra et de la Comédie française. Le titre de cette conférence était : *La Corse que j'aime*.

confortable et rapide petit steamer — il a plutôt l'allure d'un yacht de plaisance — que la Compagnie Fraissinet a mis en service depuis l'an dernier et qui situe la Corse à six heures de la mère-patrie. Ah ! sur le coup de midi, dans le gracieux et petit port paisible de Nice, le charmant départ de l'**Ile de Beauté** ! Il y a quelque solennité, un peu d'appréhension au moment où prennent leur vol les majestueux paquebots qui vont nous emporter vers les terres lointaines...

Ici rien de pareil. Nous ne quittons un coin de France que pour gaiement en retrouver un autre. A peine derrière nous achève de s'effacer la côte provençale, que déjà sous les feux du soleil couchant se dessinent au-dessus des flots des contours déchiquetés. Au fur et à mesure que l'astre s'engloutit, des lumières s'allument. Il fait nuit quand nous accostons mollement dans le port de Calvi et que, jaillissant à notre rencontre, les acclamations d'une foule cordiale, massée sur le quai, nous apprennent que nous sommes toujours en France, et déjà par je ne sais quelle grâce dans l'accueil et quelle nuance dans la bienvenue nous font pressentir la caresse de l'Orient. »

Dans un nouvel article (21 avril), M. Lichtenberger indique comment la Corse accueille les étrangers :

...Il y a peu d'années encore, ceux qui revenaient de Corse formulaient quelques réserves sur les commodités du voyage. Il faut dire très haut aujourd'hui qu'elles sont périmées. *L'Ile de Beauté* vous amène à Bastia ou à Ajaccio dans les conditions les plus rapides et les plus confortables. Des hôtels décents ou même luxueux vous accueillent partout. Des services d'auto-car admirablement organisés s'ajoutent au pittoresque petit chemin de fer pour vous permettre de parcourir commodément toutes les régions de l'île. Quelque détail cloche bien encore, n'importe ; affaire de mise au point qui est en train de s'achever. Dès maintenant, on peut affirmer, parce que cela est la vérité, que la Corse est outillée de façon complète pour accueillir ses visiteurs, que même son hospitalité se fera payer moins cher que celles de régions beaucoup moins privilégiées, et qu'elle sera beaucoup plus avenante.

Une des grâces les plus sûres de la Corse est, en effet, celle de sa population, et la manière dont elle se manifeste au touriste. Nulle part, enfants mieux tenus, jeunes filles plus éclatantes de beauté, matrones plus sculpturales, vieillards plus majestueux, ne témoignent à l'hôte qui passe une bienvenue plus courtoise et plus digne. On m'assure que le vieil esprit de la vendetta subsiste entre les familles et les clans.

Vis-à-vis de l'étranger ne se manifeste qu'une amabilité dont le désintéressement m'a émerveillé. Je n'ai pas rencontré un mendiant ; j'ai vu refuser toute gratification en échange d'un bouquet offert ; le prix d'une consommation touchait à la dérision dans les auberges de campagne... Allez goûter ces grâces, dès que vous le pourrez, dans leur fraîcheur.

Ces deux articles méritaient déjà notre reconnaissance. M. Lichtenberger a estimé que la Corse valait mieux encore, et le 22 avril, il récidivait. C'est Ajaccio, cette fois, dont il fait le tableau suivant :

Etendu au fond du golfe qui porte son nom, Ajaccio, capitale de la Corse, est une petite ville charmante, nettement alanguie en une Riviera plus sincère que l'autre, au pied de collines pittoresquement découpées que dominant au nord des monts neigeux. En notre trépidant Occident, c'est une des stations de repos que je choisirais de préférence, bien à l'abri de notre trémoussement. Et peut-être la manière la plus délicieuse de visiter la Corse serait d'y élire un gîte et, de là, de rayonner selon sa fantaisie et l'opportunité des circonstances. Ne pas oublier que la Corse a la dimension de l'un de nos départements. Il suffit de quelques heures, grâce à la variété de son relief, pour en saisir des aspects singulièrement divers. En deux jours, vous avez atteint Bonifacio et en êtes revenu par Zonza, franchissant des cols de 1400 mètres et accomplissant sans fatigue un circuit exquis, farouche et vertigineux.

Si les traces du passé demeurent fortement marquées dans sa population, elles sont relativement rares sur le sol de la Corse. On m'y racontait avec un sourire nuancé de mélancolie l'histoire de ce colonel anglais que sa femme venait d'éreinter par mille splendeurs archéologiques et artistiques de Rome et de Toscane et qui s'écriait avec soulagement : « Ah ! quel adorable pays où il n'y a pas de musées ! » Il y en a, mais ils sont pauvres. Quelques chapelles, quelques tours génoises, un petit nombre de ruines et de reliques : modestes sont les traces visibles du passé dans cette île où toujours la richesse fut rare et sans cesse détruite par la guerre incessante et acharnée.

A vrai dire, il ne s'y évoque que deux images, mais elles sont gigantesques et remplissent l'âme. L'une insaisissable autant qu'universelle, flotte partout : celle de la petite patrie insulaire, si fortement inscrite dans chaque repli du terroir, dans la noblesse des traits et des attitudes, dans l'atmosphère même que l'on respire. Et l'autre, c'est celle de l'enfant prodigieux qui naquit dans une modeste maison

d'Ajaccio, vagit dans un berceau qu'on vous montre dans une autre, rêva écolier dans une grotte que vous visitez et de là partit pour la conquête du monde et sa rénovation.....

Ce que le génie de Napoléon doit à la Corse : thème souvent traité. Maintenant que j'ai subi, si superficiellement que ce soit, l'impression directe de son Ithaque exquise et sauvage, des analyses célèbres, voire géniales, cessent de me satisfaire..... Rassurez-vous. Je n'entends point ici vous infliger la mienne et faire la leçon à Chateaubriand ou à Emile Ludwig. Retenez seulement ceci. Aux effigies exactes et magnifiques qu'ils nous ont données, le contact de la Corse ajoute désormais pour moi cet impondérable miraculeux : la vie. J'en reviens, y ayant rencontré Bonaparte... Que l'Univers se rassure. Je ne l'en ramène pas avec moi. »

Et voici pour finir les conclusions qu'il tire de son voyage :

Revenu de Corse, je me bornerai, pour ce qui la concerne, à me résumer en deux observations qui tiennent en quelques lignes.

La première, c'est celle-ci. En une Europe, où tout s'interpénètre et tend à s'uniformiser, il est délicieux, à quelques lieues à peine des côtes de France, de découvrir un petit pays dont la physionomie demeure encore si elle-même si originale. Toute île est une personnalité. Celle de la Corse reste étonnante. Sans se suggestionner, on y retrouve l'âme de Colomba..... Entre l'atmosphère de la Cannebière et celle du maquis, il y a plusieurs siècles et un monde.....

Et comme, si avides soyons-nous de fuir celui où nous vivons, nous ne saurions nous abstraire de ses préoccupations après le plaisir de nous sentir si loin de la France du vingtième siècle, aucun de ceux que nous fournit la Corse ne vous est plus précieux que l'affirmation qu'elle nous donne de son absolue solidarité avec la mère patrie. Nulle part ne s'impose mieux cette vérité : le plus jaloux, le plus passionné des régionalismes, bien loin d'être inconciliable avec le dévouement à la grande patrie, lui confère quelque chose de plus ardent, je dirais volontiers de plus savoureux, de plus sportif. M. Pietri, inaugurant l'autre jour le monument des morts de Corte, a eu plusieurs belles paroles. Il en est une que toute la Corse répète avec fierté. De tous les départements de la France, c'est elle qui, durant la guerre, a le plus largement versé son sang. Constatation authentique.

Ainsi parée de grâce orientale, fleurant déjà l'Italie, l'A-

frigue, l'exotisme, s'affirme-t-elle en même temps de façon irréductible — Napoléonienne — la sentinelle méditerranéenne de la France...

De tels articles nous vengent copieusement de ceux que peuvent écrire les « Détectives » et autres. Il est donc juste de leur donner une publicité que nous n'avons pas voulu faire ici à ces derniers.

A. A.

BIBLIOGRAPHIE

Antommarchi au chevet de l'Empereur. — Le docteur Raymond Neveu, conservateur du Musée d'histoire de la médecine, nous a donné dans le **Pro Medico**, revue éditée à Paris (1^{er} numéro de l'année 1931) un article émouvant de Napoléon à Sainte-Hélène, sous le titre : « Comment Antommarchi se rendit au chevet de l'Empereur ». Il l'a illustré de trois jolies gravures.

Antommarchi était prosecteur d'anatomie à l'Hôpital Santa Maria nuova de Florence, rattachée à l'Université de Pise, quand il fut invité à se rendre auprès de Napoléon à Sainte-Hélène. Il accepta de suite, mais obtint difficilement la permission universitaire. Il fallut faire intervenir le cardinal Fesch, qui avait laissé tomber son choix sur le chirurgien corse « d'après les excellents témoignages qui lui avaient été rendus sur son compte et d'après l'assurance qui lui avait été donnée de son ardent désir de dédier tout son zèle et ses talents à l'Empereur ». (Lettre du 19 décembre 1818, écrite par le cardinal à Antommarchi).

Muni de cette recommandation, ce dernier obtint la protection du consul anglais de Florence auprès du grand-duc et, par suite, du cabinet de Vienne. Malgré de nouvelles résistances, le jeune praticien put enfin partir, aller à Rome, au début de 1819, pour y recevoir un compagnon, l'abbé Bonavita, ex-aumônier de M^{me} Letizia. Mais ce vieil ecclésiastique devait à son long séjour au Mexique d'être malade et presque impotent. Antommarchi lui fit adjoindre un jeune prêtre, l'abbé Vignale. On compléta la caravane en partance avec un cuisinier de la princesse Pauline et un valet de M^{me} Letizia. Le 25 février, les cinq hommes purent enfin se mettre en route. A Parme, où ils passèrent, une touffe de cheveux du jeune Roi de Rome (alors âgé de sept ans) fut confiée à Antommarchi pour être remise à Napoléon. Le 1^{er} avril, par Turin, Genève et Francfort, il arrivait à Londres. La mauvaise volonté du gouvernement anglais faillit encore empêcher le départ. En juillet, après une entrevue avec le docteur O'Meara qui revenait de Sainte-Hélène, Antommarchi et ses compagnons furent enfin embarqués sur un mauvais brick de commerce, le « Snipe ».

Notre chirurgien fait de ce bateau une description peu avantageuse et du capitaine un portrait peu flatteur. Le voyage, avec ce marin antipathique qui lésinait sur la nourriture, fut pénible, égayé seulement par un banquet qu'un Marseillais, établi à Gorée, offrit à ses compatriotes, et, un peu plus loin, par la visite d'un Africain qui s'enquit de Napoléon, et refusa de croire à sa défaite et surtout à sa captivité. Mauvais temps, mauvaise nourriture, mau-

vais traitements ne furent pas épargnés aux cinq pèlerins pendant cette traversée de plus de trois mois. Enfin ils débarquèrent à Sainte-Hélène le 19 septembre. Les fonctionnaires anglais soumi-
rent Antommarchi à une visite minutieuse et à un interrogatoire sévère, puis le laissèrent monter à Longwood. La route qui y menait était, selon lui, épouvantable. Le général Bertrand l'accueillit rudement. Il l'informa même de la méfiance de l'Empereur qui avait dit : « Je lui donnerai à disséquer mon cheval, mais je ne lui confierai pas mon pied. » Le général Montholon ne fut pas plus aimable et le soumit à un examen humiliant et sévère. Enfin, Napoléon consentit à le recevoir. Le billet suivant lui en donna avis : « L'Empereur vous agréé pour son chirurgien, avec les appointements de neuf mille francs par an ; vous entrerez en fonction dès le moment que vous aurez prêté votre serment. Je vous prie à cet effet de vous rendre chez moi à 2 heures un quart. — Comte BERTRAND. »

Désormais le chirurgien était au chevet de l'Empereur malade et qui aurait eu plus besoin d'un bon médecin que d'un excellent anatomiste. Ses fonctions allaient durer vingt mois.

La Corsica, par M. Oreste Ferdinando Tencajoli est une de ces manifestations multiples de l'activité intellectuelle que la Corse suscite en Italie. C'est d'ailleurs un livre intéressant, puisqu'il constitue comme une histoire de l'île, racontée dans ses principaux épisodes. Qu'on en juge par la liste des chapitres de ce volume de 252 pages in-8°, illustré de 72 belles et quelquefois rares gravures : Papa Formoso (816-896). — San Francesco d'Assisi in Corsica ! — Dante, la Divina Commedia e la Corsica. — Giovanni da Calvi fondatore del Monte di Pietà di Roma (1539-1547). — L'apostolo della Corsica, S. Alessandro Sauli (1570-1591). — Un conflitto della guardia corsa del papa a Roma (20 agosto 1662). — Clemente XII e la Corsica. — Mons. Giulio Matteo Natali, vescovo di Tivoli (1702-1782). — Borga, Pontenovo e Morosaglia. — La Corsica nel Carteggio dei fratelli Alessandro e Pietro Verri. — Pasquale Paoli, Vittorio Alfieri e Filippo Buonarroti. — L'Università di Corte (1765-1769). — Le monete della Corsica. — Davia Franceschini, imperatrice del Marocco (1756-1812). — Letizia Bonaparte a Roma. — Patrioti italiani in Corsica (1831-1856). — Gioberti, il « Primato » e la Corsica. — La donna corsa. — La lingua italiana. — I Corsi e la casa di Savoia.

Quelques-unes de ces études n'apportent pas grand chose à nos connaissances et ne font que résumer pour la commodité des historographes des ouvrages d'accès difficile ou de lecture prolongée ; par exemple l'article sur l'incident de la garde corse. D'autres, au contraire, fournissent une utile contribution à notre histoire, en éclairant quelques-uns de ses détails. Est-il exact que Saint-François d'Assise soit venu jusqu'en Corse ? L'auteur n'ose pas se prononcer. Il faut, comme il le dit, attendre qu'un document authentique vienne dissiper nos doutes et, somme toute, cette mission n'offre pas plus de certitude que celle de Saint-Paul aux premiers temps de la chrétienté. — A propos de Dante et de la Divine Comédie sont indiqués les quelques vers consacrés par le poète à notre pays : un vers du Purgatoire, chant XXVIII, y fait une vague allusion et le chant XXVI de l'Enfer une plus vague encore, de sorte que, à l'exclusion du passage où il est parlé des Malaspina, qui ont des propriétés en Corse (chant VIII du Purgatoire), Dante n'a guère été intéressé par une île si voisine de la Toscane. — Plus instructive est la biographie de Giovanini da Calvi, qui fut commissaire-général de

son ordre franciscain près du Souverain pontife, dans les années antérieures à 1547 et qui fonda dans cette ville un Mont de Piété, institution religieuse destinée à combattre l'usure. — Vers la même époque, saint Alexandre Sauli accomplissait son apostolat en Corse, après avoir fixé son siège à Cervione. M. Tencajoli nous en a donné une courte biographie, qui comporte un examen de l'état social du pays au XVI^e siècle. — Plus profonde est son étude des relations du pape Clément XII avec les Corses révoltés contre Gênes depuis 1729 et avec leurs chefs, dont l'un des plus actifs fut le chanoine Orticoni. Il y a là un utile éclaircissement des rapports de la papauté bienveillante avec notre île. Un autre ecclésiastique jouera un rôle intéressant dans ces démêlés tragiques : Monseigneur Giulio Matteo Natali (1702-1782), qui fut évêque de Tivoli, mais surtout l'auteur du fameux **Disinganno intorno alla guerra di Corsica** (1736), réquisitoire éloquent et fougueux dont nous avons publié ici quelques extraits en 1926-1927. Cette biographie, à laquelle il y aura désormais peu de détails à ajouter, a fait l'objet d'un compte-rendu dans cette Revue.

Nous entrons ensuite dans le récit des temps héroïques. Les titres de Borgo, Pontenovo, Mòrosaglia indiquent le sujet de l'article. La bataille où les Français furent vaincus, celle où il triomphèrent des partisans de Paoli sont brièvement racontées. Elles fournissent à l'auteur l'occasion de décrire avec force détails la journée du 3 août 1925 où fut inaugurée la croix de Pontenovo, « Journée, dit-il, destinée à marquer le commencement de la reconnaissance intellectuelle des Corses ! ». Une brève biographie de Pascal Paoli termine cet article. Ceux qui suivent se lisent avec le même intérêt, bien qu'ils n'aient pas toujours la même importance. Mais qu'il s'agisse de la correspondance des frères Verri au sujet de la Corse et des événements qui s'y déroulèrent depuis 1766 ou des relations de P. Paoli avec Vittorio Alfieri, grand poète italien qui lui dédia son Timoléon, ou de Ph. Burnarotti, l'agitateur révolutionnaire que les Bastiais expulsèrent de leur cité un peu rudement, l'auteur, relevant les occasions perdues de faire passer l'île sous une domination italienne, laisse percer son amertume de constater l'indissoluble et de plus en plus solide union de la France et de la Corse. L'Université corse de P. Paoli lui fournit une occasion de réclamer la fondation d'un établissement similaire, qui serait aujourd'hui une véritable université d'histoire et de langue italiennes et affranchirait les jeunes étudiants de la tutelle de Marseille, d'Aix ou de Montpellier. Vœu bien inutile. Les circonstances qui auraient favorisé cette création ne sont plus et celles du temps présent ne permettent guère d'y penser. Que mon distingué confrère en soit assuré. Rien à dire du catalogue des monnaies frappées en Corse par Théodore et par Paoli, ni de la biographie de Davia Franceschini, une Corbaraise, née de parents réduits en esclavage au Maroc à la suite d'un enlèvement des pirates barbaresques, qui devint l'épouse du sultan et dont nos journaux insulaires ont souvent parlé.

Nous arrivons ainsi au XIX^e siècle. Son histoire débute par une vie de Letizia Bonaparte à Rome, où elle se retira après 1814 et de nouveau, définitivement, après 1815, vie qu'on ne lira pas sans une certaine émotion. Celle des exilés italiens en Corse, après 1830, Mazzini, La Cecilia, Tommaseo, Guerrazzi, est une occasion pour M. Tencajoli de rappeler l'opinion de ces quatre écrivains relativement à « l'italianité » du pays où ils trouvèrent une hospitalité courtoise (on croit volontiers ce qu'on désire !) Et cependant dès 1839, Tommaseo écrivait dans sa poésie **Alla Corsica** : « A la vue de

la Corse, je m'écriais : Italie, Italie te voilà, et je considérais ses enfants comme des frères, mais

Freddi e schivi i piu de' tuoi vedea
D'Italia al nome, ed il cuor mi si facea
Come d'amante ch'ha speratu invanu !

(La plupart de tes compatriotes restaient froids et dédaigneux à l'évocation du nom d'Italie et mon cœur était comme celui d'un amant qui avait espéré en vain).

Que dirait-il, s'il débarquait en 1931, cent ans après ! M. Tencajoli fait allusion à ce projet insensé de Gioberti, en 1843, qu'il dénommait le « **Primato morale e civile degli Italiani** » et dans lequel le philosophe et gallophobe Piémontais demandait la fédération, sous la présidence du pape, de tous les pays de langue italienne, même de la Corse qu'il consentait à laisser sous la suzeraineté nominale de la France. A ce propos, il adressait aux Corses ce curieux appel : « Vos pères détestaient l'esclavage et vous avez le cœur de servir spontanément une nation étrangère parce qu'elle vous appelle des hommes libres. Quelle liberté est la vôtre ? Celle d'avoir quelques maigres suffrages dans un parlement étranger... Quelle est la signification de votre union avec la France, sinon celle d'une vente infâme et d'un contrat illusoire qui laisse croire à 200.000 hommes qu'ils sont libres, en leur demandant d'imposer leur libre arbitre à 32 millions d'hommes. Pouvez-vous, insulaires d'Italie, hésiter un instant, quand il vous est donné de choisir entre Rome et Paris, c'est-à-dire entre un peuple entièrement différent de vous et la plus illustre nation du monde. Souvenez-vous qu'on ne peut jamais renier sa patrie naturelle, sans se rendre coupable d'un parricide exécrable ». Et ailleurs il écrivait : « La Corse a toujours appartenu moralement et géographiquement à l'Italie et politiquement elle n'a jamais fait partie de la France depuis le déluge universel ». Nous n'ajouterons que quelques mots à ce plaidoyer « pro domo » : Gioberti manquait de sens psychologique et faisait trop peu de cas des faits qui contraignaient son raisonnement.

Bien différent est l'éloge de la femme corse qui suit. On ne saurait mieux dire que M. Tencajoli : « La femme corse a une énergie doublée d'un grand esprit de sacrifice, une fidélité admirable au devoir et un amour indomptable pour sa patrie ». Ici la passion chauvine ne dénature pas les appréciations de l'auteur, mais que dire de son article sur la langue corse, dont nous ne voulons pas, par courtoisie, parler trop longuement. Il s'efforce de tout italianiser : mots, noms, coutumes, et le reste, au point que nos ancêtres ont été incapables de créer par eux-mêmes quoi que ce soit ou que les différents peuples avec lesquels ils ont été en contact, parfois prolongé, ne leur ont rien laissé. M. Tencajoli sait que nous ne partageons pas son illusion, et que nous croyons à l'évolution parfaitement indépendante du bas-latin en Corse, ce qui n'empêche pas d'expliquer les ressemblances des dialectes italiens avec le nôtre. Les anciens Corses n'ont pas attendu l'arrivée des conquérants de la péninsule voisine pour avoir une langue parlée et un instrument littéraire. On trouvera dans ce chapitre un tableau d'ensemble, à peu près complet, de notre mouvement intellectuel au XIX^e siècle, considéré du point de vue italien, depuis Salvator Viale, jusqu'à la Muvra.

L'ouvrage se termine sur une ébauche, d'ailleurs pleine de faits, des rapports de la maison de Savoie avec la Corse et de la création

d'un régiment corse au service de cette dynastie, sous le commandement du comte Rivarola : que les princes savoyards aient eu l'idée d'annexer l'île, nous n'en doutons pas, mais qu'ils y aient trouvé une grande sympathie pour leur projet, cela est moins certain. Les insulaires du XVIII^e siècle ne virent en eux que des alliés contre les Gênois, mais non des souverains possibles. M. Tencajoli regrette que les projets de cession de l'île n'aient pas eu de suite en 1815 et que l'union de ce pays « de langue et de race italiennes à la grande famille italienne » n'ait jamais pu être réalisée au XIX^e siècle. Il n'ignore cependant pas qu'à cette nouvelle, les habitants, par l'intermédiaire de la Cour d'Appel d'Ajaccio, protestèrent. Il aurait dû le dire. Il cite le projet de Buonarrotti, La Cecilia et La Fayette pour échanger la Corse avec la Savoie, en plein XIX^e siècle, sans demander leur avis aux intéressés, et même la motion du club positiviste présidé par Clemenceau en 1871, inspirée par la haine stupide de Napoléon III, et il ajoute : La Corse nous fut offerte en 1915 (page 248). Qu'il me permette d'en douter. Comment croire que notre patrie d'adoption, engagée dans une lutte effroyable pour faire triompher le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, ait disposé, sans les consulter, des Corses qui versaient à ce moment leur sang pour elle. Il y aurait là un crime de lèse-patrie et pour la République une tache indélébile dans son histoire. Nous ne supposons pas que nos gouvernants aient pu être moins respectueux de l'intégrité française que Louis XVIII, lorsqu'il préférerait renoncer au trône que lui offraient les vainqueurs de Napoléon plutôt que de régner sur un royaume amputé de la Corse. M. Tencajoli doit bien se persuader que la Corse est aujourd'hui, après cent-soixante ans de souffrances et de joies communes, française de cœur et d'âme et que la force ne prévaudra jamais contre cela. Que ses compatriotes en soient également persuadés. Mieux vaut le dire franchement et nettement que de laisser subsister un espoir insensé, dont la réalisation serait une source de regrets pour la Corse et de malheurs interminables pour la France et pour l'Italie.

Ces réserves, faites sur les phrases tendancieuses de M. Tencajoli, n'enlèvent pas à son ouvrage le mérite de contenir sur notre histoire et sur notre pays des pages bien documentées et fort intéressantes, parfois même originales. Nous ne regrettons pas de lui avoir réservé un compte rendu particulièrement long dans cette Revue, car il figurera désormais en bonne place dans l'historiographie corse.

Ajoutons que le même auteur a consacré une petite brochure à chacun de ces deux poètes ou prosateurs dialectaux : Jean-Pierre Lucciardi, le sympathique et regretté auteur de la *Vendetta di Lilia*, Santu Casanova, créateur de *Ipanettu* et savoureux journaliste dont la verte vieillesse s'écoule au milieu du respect de ses compatriotes. (Roma, Società Nazionale Dante Alighieri, 1930).

A. AMBROSI.

Korsika zur Zeit der französischen Revolution, 1789-1794, de Hans W. Hartmann. (Leipzig, 1930, in-8, 270 pages). — M. Hartmann est un Suisse de langue allemande qui connaît bien la Corse où il a noué de précieuses amitiés et à laquelle il a consacré de nombreuses conférences. Dès 1928, il avait étudié l'éphémère royauté de Théodore dans une brochure pleine de faits et de références précieuses.

ses (1) ; il aborde aujourd'hui un plus vaste sujet, celui-là même qui avait, dès 1892, sollicité la curiosité un peu superficielle de Jollivet : L'Histoire de la Corse pendant les cinq années qui virent l'enthousiasme révolutionnaire et le retour de Paoli, les troubles causés par la constitution civile du clergé, l'expédition de Sardaigne, la rupture avec la Convention et l'appel à l'Angleterre (1789-1794). A vrai dire M. Hartmann, suivant en cela le plan de Jollivet, a cru devoir remonter jusqu'à l'annexion de 1768, et les cinquante premières pages de son étude rappellent avec beaucoup de netteté les faits essentiels de l'organisation administrative et du développement économique sous la monarchie. On appréciera l'importance de sa documentation, fondée sur un dépouillement minutieux des Archives nationales, des Archives des Affaires Etrangères et des Archives d'Ajaccio (départementales et municipales). Il a pratiqué le Bulletin des Sciences historiques de la Corse et il sait tout ce que l'historiographie corse doit à des érudits tels que l'abbé Letteron et M. A. Ambrosi (2) pour ne citer que ceux-ci.

Il a très finement mis en relief le développement des idées de l'Angleterre. Mais il semble donner à la date de 1794, qui vit l'insurrection de Paoli où se mêlent, dans un proportion souvent difficile à évaluer, l'ambition déçue, l'exaltation patriotique et l'admiration pour la domination anglaise en Corse, une importance qu'elle n'a pas eue dans la réalité : en vérité le bref épisode ne put entraîner hors des voies françaises une province qui, dans la journée du 30 novembre 1789, s'était donnée, frémissante, à l'« empire » dont elle s'était définitivement sentie une partie intégrante.

Louis VILLAT.

NOUVELLES en quelques lignes

Nos récoltes en 1930. — Le ministère de l'Agriculture a publié les chiffres suivants au sujet de quelques-unes de nos productions agricoles :

Mais : surface cultivée 500 hectares, production 10.500 quintaux (en 1916, la surface cultivée était de 800 hectares et la récolte de 10.060 quintaux, d'après la statistique officielle) ;

Haricots secs : surface cultivée 320 hectares, production 1.920 quintaux (en 1916, les chiffres avaient été de 1.000 et 15.000) ;

Pois secs : en 1930, 30 hectares et 280 quintaux (en 1916, 70 hect. et 1000 quintaux) ;

Fèves : en 1930, 40 hectares et 540 quintaux (en 1916, 150 et 2.550) ;

Pommes de terre : en 1930, 7.000 hectares et 630.000 quintaux (en 1916, 3.000 et 120.000) ;

Betteraves à sucre : en 1930, 230 hectares et 51.750 quintaux (en 1916, la statistique ne signalait aucune culture) ;

(1) *Korsika als Königreich* ; Leipzig, 1928 ; in-8° de 46 p.

(2) Pourquoi M. Hartmann cite-t-il toujours les publications de M. Ambrosi sous la forme composite — et erronée — de M. Ambrosi-Rocca ?

Betterave fourragère : en 1930, 10 hectares et 2.000 quintaux (en 1916, nos agriculteurs l'ignoraient) ;

Prairies (trèfle, luzerne) : en 1930, 1800 hectares et 108.000 quintaux (en 1916, 1.700 et 56.100) ;

Prés naturels : en 1930, 13.000 hectares et 455.000 quintaux (en 1916, 35.000 et 735.000 quintaux).

On voit par ces chiffres que les cultures potagères ont subi une régression importante et que l'évolution agricole, souvent synonyme de progrès, n'est pas un mythe.

La main-d'œuvre agricole. — Le Syndicat agricole départemental est en conflit avec l'Office de placement de la main-d'œuvre, qui réside à Ajaccio, et prétend recruter lui-même les cultivateurs dont les propriétaires ont besoin. Il a donc décidé la fondation d'un Syndicat de la main-d'œuvre agricole du Deçà des monts pour procurer à ses adhérents les journaliers dont ils ont besoin, à des conditions normales. Loin de redouter, déclare-t-il, le danger d'un afflux trop considérable de travailleurs étrangers, il s'en réjouit et il espère que les circonstances, en procurant aux propriétaires les travailleurs indispensables, permettront à notre pays de retrouver la prospérité relative qui suivit 1870. Souhaitons-le par amour pour notre petite patrie. Le syndicat aurait contrôlé 12.000 passeports italiens à Bastia, et tous les titulaires, une fois nantis d'un sauf-conduit et d'un certificat médical, ont été embauchés pour les travaux de la terre sans aucun incident.

Budget départemental. — La dernière loi de finances a exonéré notre département de dépenses très lourdes qui grevaient son budget. Elle a mis, en effet, à la charge de l'Etat, les dépenses de casernement pour les gendarmes, soit une économie de 219.000 francs, et les dépenses afférentes à l'hospitalisation des aliénés, soit 475.000 francs. Elle a en outre incorporé au réseau de l'Etat huit routes départementales, ce qui évitera à notre budget une charge d'entretien d'environ 500.000 fr. Enfin elle a augmenté la subvention que l'Etat alloue aux départements pauvres qui est portée de 200.000 à 946.000 francs. Ces chiffres que nous empruntons aux journaux régionaux permettent d'évaluer l'allègement que le Budget départemental vient de recevoir et ainsi une somme de plus de deux millions pourra être consacrée à des dépenses utiles et à l'aménagement économique de notre île.

Le Monopole du pavillon et la Corse. — Un article du « Petit Bastiais » du 19 mars dernier montrait qu'il y avait tout intérêt à le suspendre, sans aucun mal, momentanément au moins, en ce qui concerne certains matériaux lourds, comme le bois, le charbon et les pierres. Les services contractuels délaissent en effet ces marchandises et les petits ports qui les concentrent sont obligés ou d'abandonner leur trafic ou de favoriser la marine marchande de l'étranger. La Maison corse de Marseille avait donc demandé au ministre de la Marine marchande d'accepter une dérogation provisoire au monopole du pavillon français entre les ports de la Corse et ceux du continent pour le transport par voilier des granites, quartz, marbres, charbons de bois, bois et surtout pavés en pierre pour pavage des rues. Comment ce Ministre aurait-il résisté à la pression de ses collègues, nos deux députés, MM. Landry et Pietri, et de M. Bouisson, député de Marseille, président de la Chambre des députés, également sollicité d'intervenir. La réponse a donc été favorable et c'est une heureuse nouvelle pour nos petits ports.

Les relations entre la Corse et l'Algérie. — La Chambre de Commerce d'Ajaccio a émis le vœu qu'un service à vapeur soit établi par quinzaine entre Ajaccio et les ports algériens, Alger, Bône et Philippeville, complétant ainsi le service que le cargo mixte « Henri-Estier » assume bi-mensuellement sur la ligne Marseille-Ajaccio-Tunis-Bastia-Nice-Marseille. Ces relations directes Corse-Algérie ne seraient d'ailleurs pas une innovation. Elles existaient autrefois et étaient assurées entre Bône-Ajaccio-Marseille, d'après une convention passée entre la Compagnie Valéry et l'Etat. Elles ne cessèrent qu'en 1914. Puisque le monopole du pavillon règne sur notre marine marchande, comment pourrait-on se refuser au rétablissement d'un service destiné à faciliter nos échanges commerciaux avec l'Algérie, où résident tant de Corses ?

Le port de Sagone. — Une lettre de l'ingénieur en chef du département montre que la question de l'aménagement de ce petit port n'est pas abandonnée. Quand le décret homologuant les péages fixés et approuvant la subvention votée par le Conseil général aura été signé, la mise en adjudication des travaux pourra devenir possible. Rappelons qu'ils s'élèveront au prix de 1.520.000 francs. On pourra consulter à ce sujet l'intéressant rapport que le sénateur des Lyons de Feuchin, envoyé en mission officielle, a rédigé et que le « Petit Marseillais » a publié dans le courant du mois de mars. La situation de tous nos petits ports a été étudiée et cette mise au point pourra servir de base à tous les travaux futurs.

Projet d'un tramway électrique. — Nous sommes informés qu'une demande de concession pour la construction d'une ligne de tramways électriques entre Furiani et Erbalonga a été déposée à la Préfecture de la Corse en décembre dernier. Ce projet, déjà ancien et demeuré sans suites, consisterait aujourd'hui à créer une ligne d'électrobus entre les deux localités ci-dessus indiquées. La demande est actuellement soumise à l'examen de l'ingénieur en chef du département qui a été prié par notre préfet d'activer l'étude du dossier. Nous souhaitons qu'elle soit favorable, car un tel service de transports serait appelé à rendre des services innombrables à la population de Bastia et de sa banlieue. Notre principale ville de la Corse, à laquelle le dernier recensement a attribué 37.000 habitants, est encore desservie par les petits tramways antédiluviens que nous connaissons tous et il semble que le progrès de la traction mécanique soit inconnu de cette cité. On devine aisément toutes les conséquences urbaines, sociales, économiques qu'un tramway électrique aurait pour les citadins et les producteurs des environs. Ajoutons que la demande a été formulée par M. Vincentelli, président de la Chambre de commerce française d'Anvers, qui est un animateur.

Dispensaires antipaludiques. — Après la fondation des six dispensaires antipaludiques de Bastia, Ajaccio, Portuvecchio, Casamozza, Barchetta, Propriano, on peut en prévoir de nouveaux grâce au crédit de 500.000 francs qui sera, sur la proposition de M. Sari et sur la décision du Sénat, dont il est le secrétaire, prélevé chaque année sur les crédits d'ensemble attribués au Ministère de l'Agriculture pour l'assainissement. La lutte contre le paludisme ne sera jamais trop largement subventionnée.

L'assistance en Corse. — Voici quelles seraient les sommes dont bénéficierait la Corse sur ce chapitre : Assistance médicale : 878.930 francs ; Assistance aux vieillards : 13.748.300 francs ; Assistance aux familles nombreuses : 211.080 fr. ; Assistance aux femmes en

couches : 2.497.000 francs. Le total de ces subventions serait donc de 17.335.310 francs, dont 16 assumés par l'Etat.

Mouvement de la population. — Le « Journal Officiel » reproduit les chiffres du mouvement de la population française pendant le 3^e trimestre de l'année 1930. Nous y relevons, pour la Corse, les chiffres suivants : 408 mariages contre 381 pendant le 3^e trimestre de 1929 ; naissances 915 contre 1.044 ; décès 766 contre 834. Ainsi la dénatalité et la dépopulation continuent. S'il y a 68 décès de moins, il y a 129 naissances de moins aussi et ceci est grave.

Au Panthéon corse. — Notons, pour mémoire, l'exploit de notre compatriote, l'aviateur Reginensi, qui, en compagnie de son camarade Lalouette, s'est attribué le record de distance et de durée avec 2.000 kgs de charge, 2.678 km. de distance et 18 heures de durée. La carrière de Reginensi comme aviateur était déjà brillante. Il vient de se classer parmi les meilleurs pilotes du monde et de prouver que les Corses sont aptes à briller dans tous les domaines.

La Corse à l'honneur. — Notre département appréciera à juste titre l'honneur que lui vaut l'élection du Président de la République française. Après avoir donné deux de ses députés au ministère qui gouverne la France, elle vient de lui abandonner son sénateur pour en faire pendant sept ans le chef de l'Etat. M. Doumer, que notre pays avait recueilli après son échec sur le continent, vient d'être élu par le Congrès de Versailles, comme successeur de M. Doumergue, des Napoléons et des Bourbons, par 504 voix sur 892 votants. Espérons que M. Doumer ne nous oubliera pas au milieu de ses préoccupations présidentielles et qu'il témoignera, par une protection continue, sa reconnaissance aux Corses qui lui permirent de devenir le premier personnage de l'Etat.

Ainsi la Corse tient une place de plus en plus importante dans la communauté française. A Paris, elle occupe l'écran, elle assiste à toutes les fêtes, elle suscite l'intérêt de tous. C'est M. Maurice Ricord, un Marseillais, qui, dans une conférence à la Société de géographie, devant un millier de personnes, et à l'aide de belles images projetées sur l'écran, apprend aux Parisiens à la mieux connaître et à se méfier des récits de « Détective » ; c'est Mme Jane Catulle-Mendès, à la Sorbonne, qui affirme plus éloquemment encore son admiration pour notre petite patrie ; c'est le Comité national du téléphone, composé de personnalités telles que M. Emile Schreiber, M. Archdeacon, le mécène de l'aviation, M. Esnault-Pelterie, le célèbre ingénieur, etc., etc., qui réunit dans un déjeuner intime (1) quelques-unes des notabilités corses de la capitale pour se documenter mieux auprès d'elles sur la Corse et attester l'intérêt qu'il porte à l'extension du réseau téléphonique dans notre île. Quel département, mes chers lecteurs, occupe autant que le nôtre l'attention de Paris et de la France ou se découvre plus d'amis ?

(1) Voici, à titre de curiosité, quel était le menu de ce déjeuner parisien : Lonzu, Coppa, Anchiuve, Butirru, Ravioli, Rougets à l'ajacienne, Cabri en sauce, Polenta de châtaignes, Brocciu du Nolu, Immaciata de Vicu, Panzarotti de Bastia. Vins : Sciacarellu de Calvi, Patrimoniu blanc, Tallanu de Furcina rosé.

Le Directeur Gérant,
A. AMBROSI.

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondancier en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1)

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements

“Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°

- BASTIA** : siège social et maison principale.
- PARIS** : bureaux et magasins d'exposition :
139, F^g Poissonnière (Trudaine 36-97).
- LYON** : dépôt, 70, Cours Lafayette.
- MARSEILLE** : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
- EXPORTATION** : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPÉCIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

LA VOLONTÉ NATIONALE

Journal Bonapartiste

11, Rue Newton, — PARIS (XVI^e)

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^d Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

LE

“Cap Corse”

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un “CAP”

Un “CAP CORSE”

Un “MATTEI”

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

OUVRAGES RECOMMANDÉS

RÉCEMMENT PARUS :

GEOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photographures. Etude des particularités géographiques de l'île. (Prix franco : 8 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Beuret Paris (XV°).

Nous signalons à nos lecteurs, que ce livre pourrait intéresser, la publication de notre manuel d'histoire et des institutions de Rome par la librairie Hatier, 8, rue d'Assas, Paris VI°. Ils y trouveront de fréquentes allusions à notre civilisation corse. Les centaines de reproductions photographiques de monuments romains et d'objets possédés par les divers musées d'Europe font de ce volume de 548 pages un véritable album. Prix 19 francs, broché ; 22 fr. relié.

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures, spécialement rédigée pour les élèves des écoles primaires.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Plaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (6 francs franco).

PRIERE INSTANTE AUX ABONNES DE SIGNALER AU DIRECTEUR LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RESIDENCE

EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE DE PARIS

(Mai à Novembre 1931)

Billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits

Pendant la période comprise entre l'avant-veille de l'ouverture de l'Exposition Coloniale Internationale de Paris et la veille de sa fermeture, les gares desservant les ports d'entrée en France pourront délivrer des billets d'aller et retour à prix réduit aux voyageurs en provenance de la Corse, de l'Algérie, d'une colonie française porteurs de bons à lots de l'Exposition et sur présentation simultanée à la gare de départ d'un bon et d'un coupon retour de billet à prix réduit émis par certaines compagnies de navigation.

Ces billets comporteront une réduction de 40 % sur les prix doubles des billets ordinaires simples à plein tarif et auront une durée de validité de 90 jours, la date d'expiration ne pouvant en aucun cas dépasser le quinzième jour suivant la fermeture de l'Exposition.

La Corse, pays des belles excursions, à vingt-quatre heures de Paris. — Les horaires d'été de la Compagnie Fraissinet au départ de Nice sont établis de telle sorte que la Corse n'est réellement qu'à 24 heures de Paris.

En effet, le voyageur partant de la capitale le lundi, le mardi ou le samedi à 17 h. 05, par le train 15 (formé de voitures de 1^{re} et de 2^e classes, de voitures de luxe, de Pullmann et d'un wagon-restaurant), arrive le lendemain en gare de Nice à 10 h. 30 ; il y trouve un autobus qui le conduit, avec ses bagages, au port, d'où le paquebot, levant l'ancre à midi, le dépose le soir même en Corse ; le mardi et le mercredi à Ile Rousse, le dimanche à Calvi.

Le départ du paquebot pour la Corse le vendredi a lieu à 9 heures, arrive à Ajaccio à 18 h. 25.

Il est, au demeurant, aussi facile d'excursionner en Corse que de s'y rendre. D'Ajaccio, Bastia, Corte, Calvi, Ile Rousse, les cars P. L. M. permettent de visiter les sites les plus réputés de l'île : Calanques de Piana, Golfe de Porto, falaises de Bonifacio, Côté de Bayella, marine de Portu Vecchio, Cap Corse, Castagniccia, défilé de l'Inzecca, etc.

Les principales gares P. L. M. délivrent des billets directs avec enregistrement direct des bagages pour les ports d'Ajaccio, Bastia, Calvi et Ile Rousse, les ports de Corte, Ghisonaccia et Vizzavona.

Quelles carrières choisir pour nos fils. — En dépit de l'encombrement certain de la plupart des professions connues depuis longtemps déjà, beaucoup de parents dirigent encore leurs fils vers ces professions sans avenir.

Il y a là un danger social qui pourrait être écarté en portant à la connaissance des intéressés la création de nouvelles carrières non encore pourvues par les études supérieures, parce que nées des derniers progrès d'une technique toujours en évolution, et offrant de ce fait des avantages considérables.

C'est le cas des **Ingénieurs-Physiciens**, des **Ingénieurs-Mécaniciens de la Marine Nationale**, des **Officiers-Mécaniciens de l'Aéronautique**.

L'Institut Polytechnique de l'Ouest, à Nantes, qui est un Etablissement d'enseignement supérieur, rattaché à l'Université de Rennes, est le seul organisme d'Etat préparant aux professions énumérées ci-dessus.